

LE VOLTIGEUR

Journal illustré publié par les Éditions Ouïe/Dire dans le cadre de Vagabondage 932, résidence d'artistes sur la Cité Jacqueline Auriol à Coulounieix-Chamiers (24)

ÉDITORIAL

Sur la murette

Fin d'après-midi, je descends du 932. Deux mamies sont installées au pied de l'immeuble. L'une d'elle, Rolande, est assise sur la murette qui longe le bâtiment C, en face d'elle, Josiane a sorti sa chaise pliante. On se fait la bise. Nous sommes voisins. Je m'assieds à côté de Rolande. Elles reprennent leurs papotages. La discussion change de direction en fonction des idées qui surgissent. Les pensées s'enchaînent librement.

Rolande : Autrefois, on étendait sur les fils qu'on voit là en bas. Si un soir on oubliait de dépendre, le lendemain on retrouvait tout. On laissait les seaux de pinces à linge aux pieds des étendoirs et ça restait là. Maintenant plus personne ne pend son linge, d'ailleurs il n'y a même plus de fil... C'est comme les boîtes aux lettres, la plupart ne servent plus. L'autre jour, le facteur m'a demandé de faire une marque sur celles de mon entrée où les appartements sont vides. C'est pas la peine de distribuer le courrier s'il n'y a plus personne. J'ai pris un gros rouleau de scotch et j'ai fait des croix marron.

Josiane poursuit : Le temps a passé. Tout a changé. Quand je suis arrivée dans le quartier il y a 26 ans, je voyais toutes ces dames âgées de 70, 80 ans. Elles sont toutes mortes. Maintenant, c'est nous les vieilles.

Un petit garçon arrive et se colle contre Rolande qui l'appelle affectueusement Mon Petit Loulou. Elle lui annonce qu'elle n'a pas de sucette, qu'elle en aura bientôt. Mon Petit Loulou sort une voiture miniature de sa poche et commence à la faire rouler sur le parapet qui devient vite un immense champ de course automobile. Il s'éloigne à vive allure.

Rolande : J'en achèterai demain. Il est mignon. Il m'appelle Mamie Sucette. Il faut que je les mette au frigo, il les aime glacées.

La discussion glisse sur le bruit que font les voisins. Les problèmes d'insonorisation sont récurrents et alimentent de nombreuses conversations.

Josiane raconte : Le jour où ma voisine du dessus est arrivée, son gosse a hurlé toute la nuit. J'en devenais folle. Le lendemain, je suis allée la voir. Elle m'a dit que son fils était autiste. Je me suis excusée. Maintenant, je ne l'entends plus. On se fait à tout.

Rolande enchaîne : Autrefois, j'avais une petite qui faisait de la trottinette dans l'appartement du dessus. C'était infernal. Quand elle partait à l'école, j'étais soulagée. J'ai jamais rien dit à la mère. Vous savez, après, ça fait des histoires et on finit par ne plus se dire bonjour dans l'escalier. La petite a grandi. Elle ne fait plus de trottinette.

Un silence s'installe. Le fond de l'air se rafraîchit. Rolande se lève. Josiane replie son petit siège. On se dit à demain. Rendez-vous même heure, même endroit, sur la murette, à l'ombre du bâtiment C.

Marc Pichelin



VAGABONDAGE 932

Le Voltigeur est publié dans le cadre de Vagabondage 932, résidence d'artistes sur le quartier prioritaire de Coulounieix-Chamiers, initiée par Ouïe/Dire - Compagnie d'art sonore et éditeur phonographique, et coordonnée avec l'Agence Culturelle Départementale Dordogne-Périgord. Ce projet est réalisé dans le cadre d'un partenariat multiple associant la ville de Coulounieix-Chamiers, l'Agence culturelle départementale Dordogne-Périgord/Conseil départemental de la Dordogne, la DRAC Nouvelle-Aquitaine et, dans le cadre du Contrat de ville du Grand Périgueux 2015-2022, la Communauté d'Agglomération du Grand Périgueux, la Préfecture de la Dordogne et Périgord Habitat.

Pour l'ensemble de ses activités, l'Association Ouïe/Dire reçoit les aides précieuses du Conseil départemental de la Dordogne, du Conseil Régional Nouvelle-Aquitaine et de la DRAC Nouvelle Aquitaine.



Éditions Ouïe/Dire
3 rue de Varsovie 24000 Périgueux
05 53 07 09 48 - contact@ouiedire.com - www.ouiedire.com
Directeur de publication : Philippe Debet
Directeur de la rédaction : Marc Pichelin
Ont participé : Jean-Michel Bertoyas, B-gnet, Louise Collet, José Correa, Guillaume Guerse, Tanguy Jossic, Laurent Lolmède, Pierre Maurel, Jean-Léon Pallandre, Placid et Troub.

Corrections et Administration : Betty Fischer
Mise en page : Marc Pichelin avec l'aide de Tanguy Jossic.
Diffusion et Distribution : Serendip.
Impression : Rotochampagne
ISBN : 978-2-919196-44-9

Ce numéro est dédié à Jipé. Figure vagabonde du quartier, il a suivi son chien Junior dans l'au-delà. Que lui aussi voltige en paix.

EMMAÛS 24

CHRISTINE



"EST BÉNÉVOLE, C'EST UNE "ANCIENNE" ET UN PEU LA MÉMOIRE DE LA COMMUNAUTÉ. ELLE ÉTAIT PRÉSENTE LORS DE LA JOURNÉE MONDIALE..."

"IL NE FAUT PAS ATTENDRE D'ÊTRE PARFAIT POUR COMMENCER QUELQUE CHOSE DE BIEN" *

... DE LA PAIX EN 1997. CETTE JOURNÉE FUT MARQUÉE PAR LA RENCONTRE DE L'ABBÉ PIERRE ET DU DALAI-LAMA DEVANT DES MILLIERS DE PERSONNES AU CENTRE BOUDDHISTE DE PER-SUR-VÈZÈRE. L'OUVERTURE D'UN EMMAÛS DANS NOTRE RÉGION FUT DÉCIDÉE SUITE À CET ÉCHANGE !!

"TOUTE MA VIE J'AI TRAVAILLÉ POUR ET AVEC LES AUTRES... J'AI EXERCÉ LE MÉTIER D'INFIRMIÈRE. AU JOURD'HUI SE SUIS À LA RETRAITE, CELA ME PARAÎT NORMAL DE DONNER DE SON TEMPS QUAND C'EST POSSIBLE!"

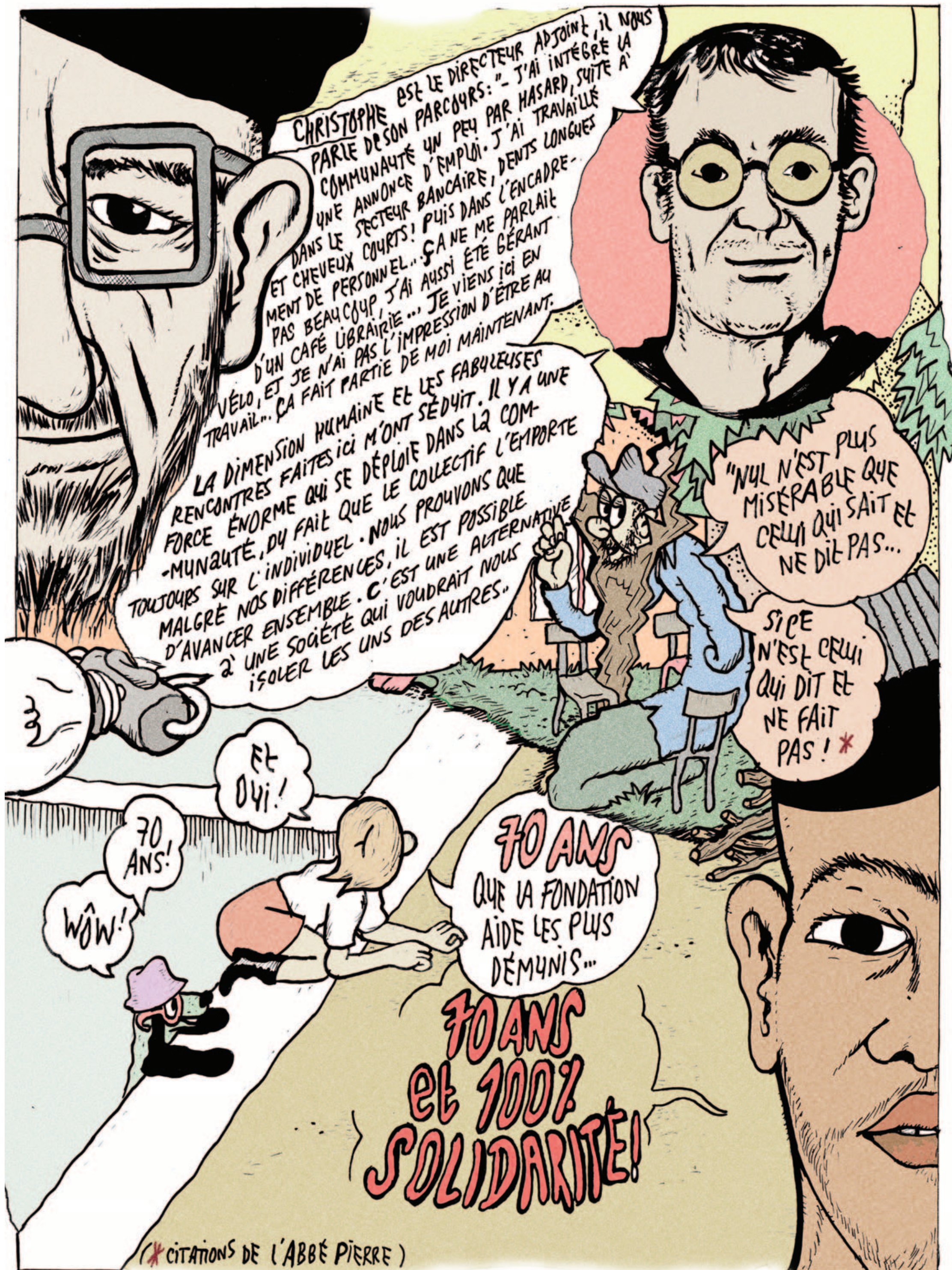
POUR BEAUCOUP, LA COMMUNAUTÉ D'EMMAÛS EST UN ENDROIT OÙ IL FAIT BON CHINER OU FAIRE DE "BONNES AFFAIRES". C'EST MÉCONNAÎTRE L'ENSEMBLE DES ACTIONS ET LES ENGAGEMENTS D'UNE AVENTURE COLLECTIVE PROFONDEMENT HUMAINE. PETITE VISITE D'UN LIEU PEUPLE DE COMPAGNONS ET BÉNÉVOLES HAUT EN COULEUR, POUR QUI LE MOT ENGAGEMENT N'EST PAS UN SLOGAN VIDE DE SENS...

"LA VIE EST PLUS BELLE QUE LA PRUDENCE!" *

CETTE ANNÉE NOUS FÊTERONS LES **70 ANS** DE LA CRÉATION D'EMMAÛS!

1949...
2019!!







ON VEUT TOUT SAVOIR

La Société Protectrice des Animaux de Périgueux

Une rencontre avec Madame Eliane Rigaux, la Présidente de la SPA de Périgueux, n'est pas de tout repos. Elle est sur tous les fronts. Elle répond aux questions des journalistes de Sud-Ouest, elle renseigne les gens qui appellent pour signaler un chien errant, elle accueille les personnes qui souhaitent adopter un animal, elle conseille son équipe... Eliane est engagée à 100% dans son rôle. Elle a des convictions, des valeurs et elle les défend.

Financement

Nous sommes l'association SPA de Périgueux et de la Dordogne. Nous sommes affiliés à la confédération des SPA de Lyon. Ça ne rapporte rien si ce n'est une aide juridique en cas de problème. En partant de là, nous sommes complètement indépendants et nous n'avons aucune aide de personne. Il y a quelques années, nous avons eu la chance de recevoir des legs de personnes décédées. Nous sommes reconnus d'utilité publique depuis 1968 donc nous avons le droit de recevoir des legs. Cet argent est mis de côté et permet d'assurer le quotidien. Sinon nous ne vivons qu'avec les conventions fourrières, les dons (pas les legs), et les cotisations des membres. Avec ça nous n'arrivons pas à l'équilibre. Ça dépend des années mais il nous manque entre 80 000 et 100 000 euros par an. Heureusement que nous avons reçu ces legs. Nous sommes très vigilants sur la gestion parce que cet argent ne nous appartient pas, il appartient aux animaux.

Convention fourrière

Les mairies ont obligation de gérer leurs fourrières. Le maire est responsable de la divagation des animaux sur sa commune. Soit il a un local à l'intérieur duquel il met les animaux qu'il a trouvés et il se charge durant dix jours de rechercher le propriétaire, soit il se débarrasse de toute cette administration et il signe, par délégation de service public, une convention fourrière avec la SPA. Sur la Dordogne, il y a deux SPA, une à Bergerac et une à Périgueux qui se répartissent le département. La convention fourrière coûte quatre-vingt centimes d'euros par habitant aux communes.

Arrivée de l'animal

Soit il arrive par un employé municipal, soit par la police, la gendarmerie ou les pompiers. Si c'est une mairie avec laquelle nous avons une convention fourrière, c'est très simple, on va rentrer l'animal sur notre registre préfecture et immédiatement, il entre dans notre secteur fourrière qui est en dehors du secteur refuge. Les animaux sont isolés pendant dix jours au cours desquels nous allons chercher à qui appartient l'animal. On va le mettre sur notre site internet fourrière, sur le Facebook de la SPA, on va également communiquer l'information avec la photo de l'animal aux associations *Pattes en cavale 24* et *Pet Alert24*. Si malheureusement au bout de dix jours (même si l'animal est enregistré) le propriétaire ne s'est pas manifesté, l'animal va être cédé au nom de la SPA pour être mis à l'adoption.

L'adoption

Les animaux sont sur le site de la SPA et les gens viennent à nous. Ils nous disent ce qu'ils veulent. Ils choisissent leur chat ou leur chien et ils partent avec, mais pendant deux mois les animaux restent encore au nom de la SPA par mesure de sécurité, pour être bien sûr qu'ils sont détenus dans de bonnes conditions et qu'ils ne vont pas revenir.

Les salariés

Nous avons 8 salariés. Ici, ça travaille sept jours sur sept. Il y a deux responsables animaliers, un soigneur, un responsable administratif et quatre personnes qui s'occupent de l'entretien c'est-à-dire le ménage, les travaux, les réparations... Ça fait du boulot ! On a une

quarantaine de chiens en refuge, une dizaine en fourrière et une trentaine de chats. La capacité d'accueil du lieu est de 120 chiens. On euthanasie seulement quand, malgré tous les efforts qu'on aura faits, on n'arrive pas au bout de la maladie. L'euthanasie de confort on sait faire, c'est tellement facile. Notre politique c'est le moins d'euthanasie possible, après, on n'est pas à l'abri qu'il nous arrive un chien dangereux, qui a mordu, pour lequel on a lancé une procédure de chien mordeur à la demande de la préfecture ou de la mairie, et à partir de là, nous n'avons pas la main, c'est le procureur de la République ou le maire qui décident du devenir de l'animal. On ne peut pas s'y opposer. C'est la loi. L'an dernier, sur 265 chatons accueillis, nous n'avons pratiqué aucune euthanasie. C'est la première année que ça arrive parce que les chatons arrivent souvent malades. Nous n'avons euthanasié qu'un chat atteint de calicivirose. On le fait pour éviter sa souffrance. Mais prenez le cas de *Vagabond*, notre mascotte, c'est un chat que nous avons recueilli. Il a le sida, et il a un problème de glandes salivaires inopérables qui

alors expliqué à l'ensemble de mes amis du Conseil d'administration ce que je souhaitais comme politique : le respect de l'individu, le respect de l'humain, à partir de là, le respect de l'animal. Ce sont mes valeurs. Plus d'euthanasie de complaisance. Et nous avons tenté de relever la SPA au niveau où elle doit être. Accueillir les gens correctement, ne pas leur mentir, ne pas détourner de l'argent. Il nous a fallu six ans pour tout remettre à plat. Six ans pour essayer de redonner au public une confiance, une autre image. J'explique à mes salariés qu'on doit prendre le temps d'accueillir les gens, que nous ne sommes pas là pour les juger, mais pour les aider et non pour les assister. On essaie de comprendre pourquoi quelqu'un vient procéder à l'abandon d'un animal. On travaille ici en gestion participative. Je n'impose rien. Je discute avec mes collègues du Conseil d'administration et avec les salariés. C'est comme ça qu'on travaille. C'est comme ça qu'on doit se comporter dans la vie. Alors évidemment que j'ai une grande gueule mais heureusement que je peux me permettre de l'ouvrir, parce qu'il n'y a que comme ça



se bouchent. Quand on voit son regard, on voit bien qu'il n'a pas envie qu'on l'endorme. Donc on ne l'euthanasie pas. On le garde avec vous.

L'arrivée à la SPA

Avec mon mari, nous sommes d'origine Parisienne. Des amis nous ont invités en Dordogne en vacances. Nous avons beaucoup apprécié cette région. Nous nous sommes installés en 1999. Je suis une golfeuse, c'est ma passion. Et en 2008, j'ai rencontré une dame au golf qui m'a demandé si ça ne m'intéresserait pas de m'occuper d'animaux. A l'époque je me posais la question de m'impliquer dans une association pour femme et enfant ou pour les animaux. C'est la cause animale qui s'est présentée et j'ai répondu pourquoi pas. Cette dame me dit qu'il se passe de drôles de choses à la SPA de Périgueux, drôle de management, drôle de gestion, on y pratique beaucoup l'euthanasie... En 2009, j'ai présenté ma candidature pour entrer au Conseil d'administration et j'ai été élue l'année suivante. J'ai découvert une situation catastrophique et après un procès auprès de nos prédécesseurs, j'ai été élue Présidente. J'ai

qu'on se fait entendre aujourd'hui. Quand je suis arrivée là et que j'ai découvert tout ce qui se passait, j'avais deux solutions, soit je partais en courant, soit je m'y attelais. Quand j'ai découvert que les fosses septiques débordaient et qu'il n'y avait pas d'assainissement, j'aurais pu fermer les yeux, et bien non ! Je ne suis pas venue ici pour acquérir des galons, je ne cherche pas la gloire. Je suis venue chercher des bisous.

Rapport avec les animaux

J'ai un rapport exceptionnel avec les animaux. Je mange de moins en moins de viande, je n'en mange qu'une fois par semaine sur les conseils de mon médecin. Le foie gras je n'y arrive plus alors que j'en étais férue. J'aime tous les animaux domestiques même s'ils ne sont pas toujours commodes, je leur parle, je les engueule parfois et puis j'ai du respect. Ce que je fais, je le fais avec beaucoup de passion. Oui j'ai du caractère, mais nous n'aurions pas réussi à faire ensemble tout ce qu'on a fait depuis neuf ans sans caractère.

La cause animale

Sur tous les plans, en France, nous sommes

très en retard. Contraint et forcé, le Parlement a fini par reconnaître une sensibilité à l'animal. Et alors ? C'est tout. Aujourd'hui, quelqu'un qui détient un animal dans de mauvaises conditions voire qui lui fait subir de la maltraitance va avoir une interdiction pendant cinq ans de posséder des animaux et une amende qui la plupart du temps n'est pas réglée. La loi oblige les propriétaires de chien à faire identifier leur animal depuis le 1er janvier 1999, et les chats depuis le 1er janvier 2012, mais aujourd'hui aucun contrôle n'est effectué ! Alors qu'en Allemagne ou aux Pays-Bas, chaque personne qui détient un animal est enregistrée à la mairie avec un numéro d'identification. Faire bouger les mairies sur la protection animale, c'est une catastrophe. Il faudrait une loi qui puisse permettre le contrôle de l'identification des animaux.

Le rapport avec les sociétés de chasse

Il faut savoir que 40 % des chiens qui sont accueillis à la SPA sont des animaux de chasse qu'on retrouve abandonnés dans la forêt. Ils ne sont pas identifiés par puce électronique ni par tatouage. A partir du moment où l'animal ne chasse plus, il devient animal de compagnie, donc il n'y a plus d'intérêt pour un chasseur qui a une meute de dix chiens, de conserver un chien qui ne chasse plus ? Alors on le "perd" en forêt. Je ne ferai aucun commentaire là-dessus.

Bilan et projet

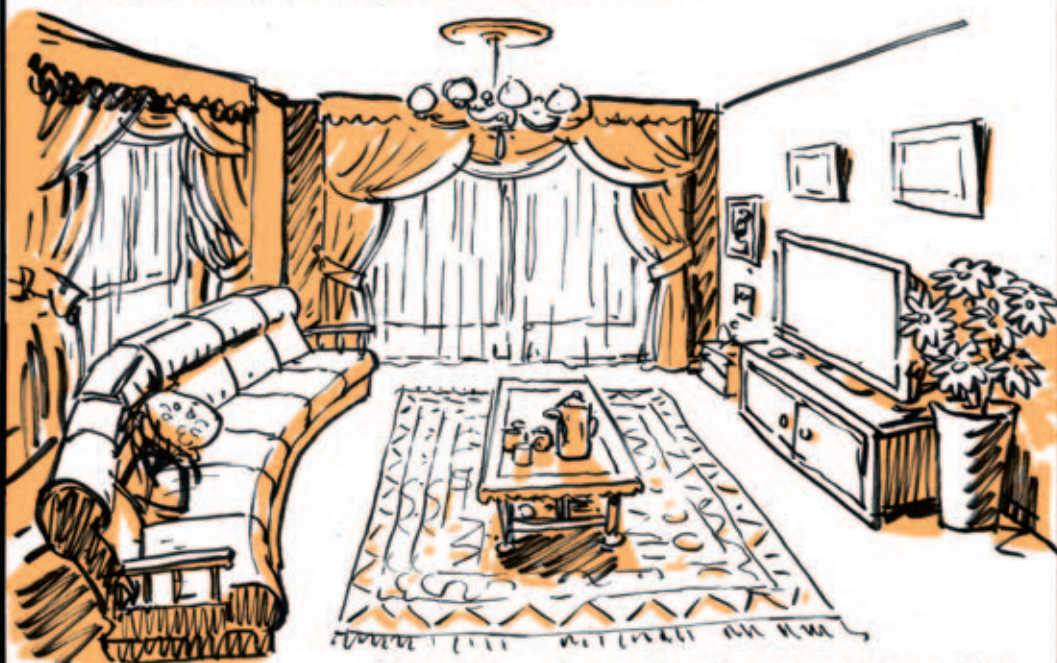
En 2019, plus de 800 animaux ont transité à la SPA de Périgueux. Nous avons accueilli 423 chiens, et 444 chats, dont 91 chiots, 265 chatons. 243 chiens adoptés, 390 chats. Pour les chiens c'est stable mais on enregistre une forte augmentation d'accueil de chatons, le message est clair : faites stériliser vos animaux. Ça demande un travail de fou l'arrivée des chatons. On les a tous faits adopter, il n'y a eu aucune euthanasie de chaton ! Je tiens à le redire. Pour ce qui est des travaux engagés, la dernière tranche est pour cette année. Il nous reste à faire le bâtiment A et nous allons traiter les sols pour éviter l'humidité qui peut remonter par capillarité. Ça va apporter un bien-être aux animaux. Les bâtiments seront mieux isolés du froid l'hiver et de la chaleur l'été. L'objectif de la SPA c'est le confort et le bien-être car il faut rappeler que les animaux sont ici en détention, ils sont derrière des barreaux. Ils manquent de liberté. Après ces travaux on aura le parking à refaire. A la fin de cette dernière tranche de travaux on aura dépensé 450 000 euros pour la mise en conformité sans aucune aide de personne.

2020 va être une année de réflexion pour moi parce que j'ai en tête un superbe projet qu'il va falloir que j'essaie de mettre à jour. J'espère que je vais être entendue. En tout cas, temps que j'aurai la force de me battre, je me battrais. Mon projet c'est la création d'un dispensaire sur l'Agglo qui permettrait d'apporter une aide financière aux personnes qui aiment leurs animaux mais qui n'ont pas toujours les moyens de les assumer. La création d'un dispensaire ça demande un terrain, une aide importante de l'Agglo, du Département, de la Région mais aussi des vétérinaires qui pourraient nous accompagner dans cette aventure. Ce dispensaire ne serait pas géré par la SPA de Périgueux, il pourrait être créé et pris en charge par des bénévoles. Accompagnée par mes collègues du Conseil d'administration, je travaille sur ce projet depuis des mois. Il va falloir qu'on y arrive. Je vais avoir 74 ans et je me dis que le jour où j'aurai réalisé ce projet, je pourrai partir sereinement de la SPA. On aura tout mis en place pour que derrière nous il y ait un relais et que ça fonctionne. On peut y arriver. Il suffit d'avoir de la volonté.

Propos recueillis par Marc Pichelin

LES INVITÉS

En Arménie, s'il y a des invités, même pour un petit café, on s'installe au salon.



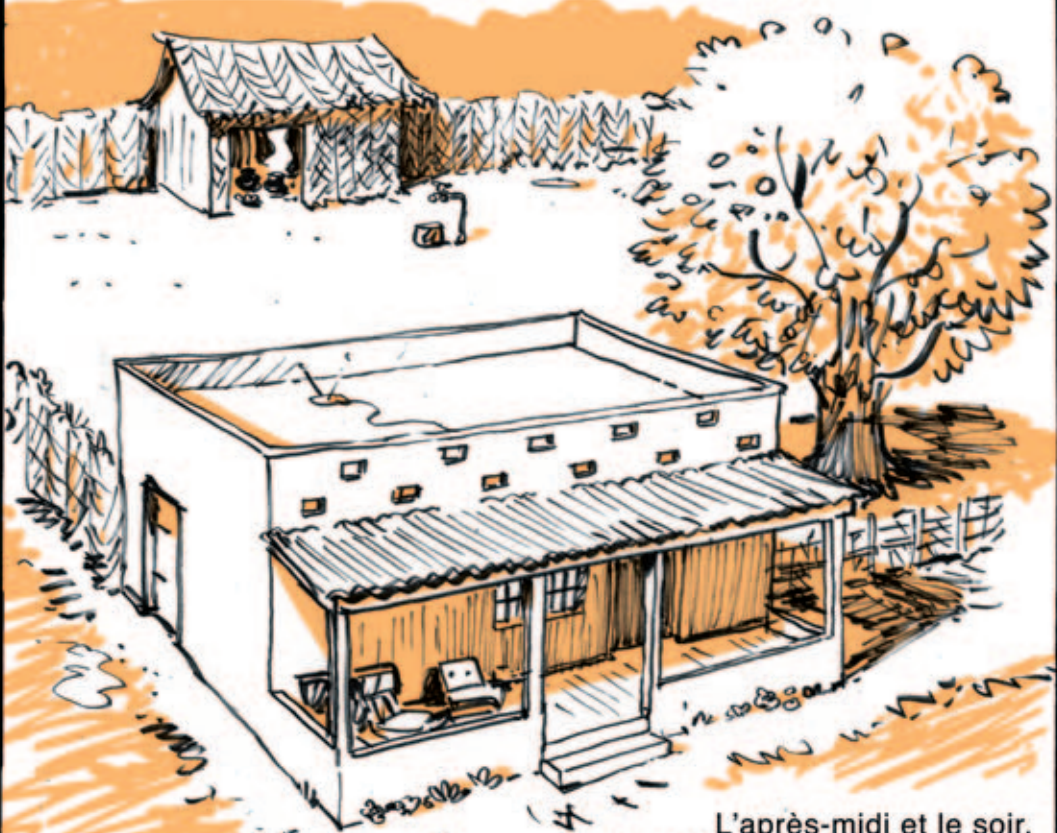
C'est pour cela que la pièce est toujours bien propre et présentable, pour pouvoir recevoir un invité à l'improviste.

En Iran, les matelas des invités leur sont exclusivement réservés. Ils doivent être propres et neufs.



Dans certaines maisons, il y a une petite fenêtre qui sert à passer le thé et la nourriture quand on ne connaît pas bien ses invités, quand on ne peut pas rentrer dans leur chambre.

Aux Comores, devant la maison, il y a une terrasse où on se retrouve avec les copines, les voisines.



L'après-midi et le soir, on reste là assises et on papote, on regarde ce qui se passe dans la rue.

Ceux qui ont la chance d'être au bord de la mer, peuvent regarder les vagues.

Au Cambodge, la première pièce de la maison est le salon, toujours bien tenu, où on reçoit les invités.



Il est bien décoré, notamment avec des photos. Les cambodgiens ont plaisir à montrer à leurs invités des photos de leurs proches et des événements importants de leur vie.

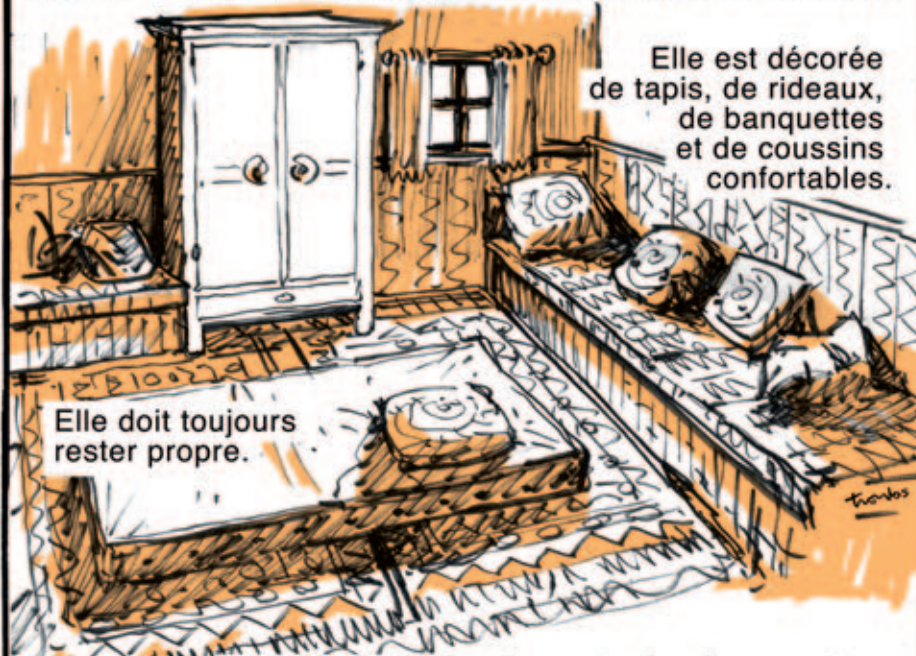
En Guinée, sur le terrain forestier, il y a trois maisonnettes circulaires, construites en terre sèche, avec un toit en paille tressée.



Il y en a une pour les enfants, une pour les parents, et la troisième est exclusivement réservée aux invités.

Avec la participation de Nurvard, Zohreh, Dalila, Juliette, Monique, Vanna, Marie-Simone, Asif, Hamane, Ramlati, Hamina, Larissa, Soukaina, Alla, Jurisana, Bezhad, Fatima Zorha, Franceska, Emine, Tetiana, Mabel, Irina, Shpetim, Aurore et Troubs, au sein de l'Atelier Plume d'apprentissage du Français, au Centre Social St Exupéry de Coulounieix Chamiers.

En Afghanistan, il y a toujours deux chambres dans la maison : Une pour la famille et une pour recevoir les invités.



Elle est décorée de tapis, de rideaux, de banquettes et de coussins confortables.

Elle doit toujours rester propre.

Dans la première il y a des étagères, et dans la deuxième il y a un placard, avec des portes qui ferment.

AGIR COLLECTIVEMENT AU QUOTIDIEN

Rencontre avec Nils Fouchier, Directeur du Centre Social Saint Exupéry.

Avec l'Atelier Plume, avec le Conseil Citoyen, avec l'aide à la scolarité, les artistes du 932 sont souvent en relation avec les adhérents et les animatrices du Centre Social. Pour ce troisième numéro du Voltigeur, nous proposons à son directeur de nous faire une présentation générale de l'établissement. Et d'abord, un peu d'histoire...

En Angleterre il y a un siècle

Nils Fouchier : Les Centres Sociaux sont nés à la fin du XIXe siècle en Angleterre, quand des ouvriers se sont organisés entre eux pour résoudre ensemble certains problèmes qu'ils rencontraient dans les quartiers où ils vivaient. Le phénomène s'est étendu, d'abord dans le Nord de la France (où on peut trouver certains établissements qui ont plus de cent ans) puis dans l'ensemble de notre pays, dans la dynamique des mouvements d'Éducation Populaire.

Un Centre Social, c'est un lieu où des habitants peuvent se rencontrer pour discuter, réfléchir, et agir pour un « mieux vivre ensemble » dans le quartier qu'ils habitent. Notre action est centrée sur la famille, de la petite enfance jusqu'aux personnes âgées, c'est-à-dire que l'on veut offrir à l'ensemble des habitants, sans particularité, le lieu d'une éducation possible tout au long de leur vie, par la mise en œuvre de projets collectifs.

À Chamiers aujourd'hui

Le Centre Social de Coulounieix-Chamiers est né il y a vingt ans. J'ai pris sa Direction en 2008. Notre action se structure autour de différents pôles. Le secteur Atouts offre une quinzaine d'ateliers socio-culturels animés par des bénévoles. Le secteur Insertion propose un soutien individuel aux habitants pour réaliser leurs démarches vers un travail et pour s'adapter aux évolutions de nos modes de vie : nouvelles technologies, usage d'internet, etc. L'Atelier Plume est un dispositif de formation pour mieux maîtriser le français et qui vise l'acquisition de compétences clés (apprendre à lire, écrire, compter). Il accueille près de 200 stagiaires chaque année. Et il y a encore les secteurs Famille, parentalité ; ac-

compagnement à la scolarité ; Jeunesse ; Gens du voyage ; Bien vieillir ; et le secteur Projets d'habitants à Pagot ou à Chamiers, avec par exemple l'animation du Conseil Citoyen. Le Centre Social, qui s'est ouvert d'abord au cœur de la Cité Jacqueline Auriol, est installé depuis 2004 sur l'Avenue De Gaulle, en bordure du quartier prioritaire. Les 800 adhérents du Centre viennent aujourd'hui de l'ensemble de la Commune, et aussi, pour moitié environ, de Périgueux et des communes voisines. Une équipe de 19 professionnels fait fonctionner tout ça.

Agir collectivement au quotidien

Le Centre Social oriente son action dans le sens d'une vie démocratique à laquelle participe activement le citoyen. Ce n'est pas facile, mais c'est essentiel pour nous d'agir dans le sens de rendre les habitants acteurs de leur devenir. Par exemple, il s'agit d'impliquer les bénévoles dans la gouvernance générale du Centre. Vis-à-vis des besoins qui sont évalués pour le territoire, le Centre Social a aussi un rôle d'expérimentation, d'innovation : il permet de tenter des choses, d'apporter des réponses nouvelles à des besoins nouveaux qui se font jour. Nous avons aussi la préoccupation

de permettre à nos animateurs d'être sur le terrain, sur le quartier, d'aller vers les habitants, et non pas de travailler seulement dans nos locaux du Centre Social. Ce n'est pas si aisé, car les activités qui les mobilisent déjà au Centre sont très prenantes.

En conclusion, j'aimerais insister sur le fait que le Centre Social est ouvert à tous. Le terme « social » ne veut pas dire que l'on s'occupe exclusivement de personnes en difficulté, pas du tout ! Pour nous, « social », ça veut dire « faire ensemble des choses ». Le Centre Social est la maison de tous les habitants.

Propos recueillis par Jean-Léon Pallandre



D'AILLEURS

Rencontre avec Torossian Drastamat

M. Torossian est un voisin du 932. Avec sa femme, il habite le même bâtiment dans la même entrée. Rencontre avec ce personnage si proche venu de si loin.

Comment avez-vous choisi de venir en France ?

Dans ma vie, j'ai lu beaucoup de livres : Balzac, Dumas, Jules Verne... et je savais l'histoire. Je savais qu'en Europe il y avait plusieurs démocraties dont la France. C'est pour ça que j'ai choisi de venir ici et je suis content d'être là. Mais ce n'est pas moi qui ai décidé de venir à Chamiers. Quand je suis entré en France, j'ai fait une demande pour avoir une situation régulière en tant que réfugié. Je suis arrivé avec ma famille à Lille en 2004. J'y suis resté trois mois. Et quand j'ai obtenu mes papiers, ils m'ont proposé cet appartement. Ça fait quinze ans que je vis ici.

Qu'y avait-il dans votre valise quand vous êtes arrivé ?

Presque rien. Quelques habits. Quelques bijoux. Dix ou quinze livres importants pour moi, Jack London, Mark Twain, les écrivains français et des poètes arméniens. Je n'ai besoin de rien. Je suis réfugié politique. Laisser son pays ce n'est pas facile. Je suis né en 1958, du temps de l'Union soviétique. Je travaillais

comme ingénieur dans le bâtiment. En 1991, quand l'URSS est tombée, j'ai fait un peu de politique. En Union soviétique il y avait quinze républiques, mais c'était un seul pays. Après 91 les frontières ont été installées, et a commencé la guerre entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan, entre l'Ouzbékistan et le Tadjikistan... Personne ne pensait que l'Union soviétique allait disparaître.



L'Azerbaïdjan est un pays riche grâce au pétrole. L'Arménie est un pays pauvre. Après la fermeture des frontières, l'Arménie est restée quatre ou cinq ans sans électricité, sans gaz. Beaucoup de gens sont partis. Notre prési-

dent à l'époque était un voleur, c'était une dictature. J'étais un opposant au régime. Je risquais la prison. J'ai eu des problèmes et j'ai dû quitter mon pays.

Je suis né à Erevan où j'ai toujours vécu. J'ai fait des études d'ingénieur pour devenir architecte. Quand je suis arrivé en France je ne savais pas la langue. Mon diplôme n'était pas valable. J'ai travaillé. J'ai ramassé des



pommes, des fraises et après j'ai travaillé dans le bâtiment comme peintre et plâtrier. J'ai appris petit à petit. J'ai une santé fragile, je ne peux plus travailler. Ma femme aussi était architecte. Maintenant, elle fait des ménages.

Comment avez-vous commencé à écrire ?

J'ai commencé très tôt, à quatorze ou quinze ans. Mais après le service militaire, je me suis marié et j'ai commencé à travailler. Et j'ai arrêté d'écrire. En 2014, je suis tombé malade et je ne pouvais plus travailler. J'ai eu une grippe, puis une bronchite, depuis je respire mal. Alors j'écris. J'écris sur l'amour, sur l'histoire de mon pays, sur plein de choses. J'ai édité mes livres moi-même. Mais comme ils sont en arménien peu de gens peuvent les lire ici en France. J'en vends à des Arméniens de Bordeaux notamment.

Pensez-vous rester à Chamiers ?

Je vais devoir déménager. Ma femme travaille encore. Nous voulons trouver un logement proche d'un arrêt de bus. Nous ne resterons pas dans le quartier. J'aime bien ce quartier. Avant c'était tranquille, propre. Depuis cinq ans ça a changé. J'aimerais bien rester ici, mais je ne trouve pas de bon appartement, je ne peux pas monter les étages alors on va aller à Périgueux.

Propos recueillis par Marc Pichelin

D'AILLEURS ...

Rencontre avec Aytan et Eltçin

Il y a quelques mois, une nouvelle famille est arrivée dans le bâtiment C. C'est un couple avec deux enfants. Ils ont 38 ans, les enfants ont 8 et 3 ans. Lors du premier Apéro Murette, que nous avons organisé le 8 octobre 2019 au pied du bâtiment C, ils ont offert le thé, avec des pâtisseries de leur pays. Aytan adore cuisiner.

Aytan est philologue, diplômée de l'Université d'Etat d'Azerbaïdjan. Elle étudie les textes. Son prénom, dans la langue Azéri, signifie « Moi, demi-lune ». Le prénom Eltçin, lui, signifie « Celui qui aide ses compatriotes ». Eltçin a étudié l'économie à l'Université, et un peu plus tard il est devenu artisan bijoutier. Ils se sont rencontrés alors qu'ils travaillaient tous les deux dans un Centre d'Education.

L'Azerbaïdjan est un pays situé aux frontières de l'Europe et de l'Asie, au bord de la mer Caspienne. Frontalier avec la Russie au nord et l'Iran au sud, il est peuplé d'une dizaine de millions d'habitants, dont la moitié réside dans la capitale, Bakou. La population est majoritairement musulmane, mais l'Etat est laïc : la religion et l'Etat sont séparés. L'Azerbaïdjan est un beau pays, qui dispose d'importantes richesses : le pétrole, le gaz, un très bon caviar... Une grande diversité naturelle favorise une faune et une flore très riches, permet des récoltes abondantes et une gastronomie colorée. Le tourisme est important. Mais toutes ces richesses ne sont pas équitablement partagées pour la population. Le régime politique, système présidentiel fort, est souvent qualifié de dictature. En matière de liberté de la presse, ce pays est classé 166e sur 180 pays par Reporters Sans Frontières (la France est aujourd'hui à la 32e place). La cor-

ruption règne en Azerbaïdjan. Aytan explique par exemple que pour qu'elle puisse obtenir le poste d'enseignant auquel sa formation l'a préparée, il aurait fallu verser de l'argent au directeur de l'école ! Eltçin et Aytan se sentaient menacés dans leur pays. Ils disent : « Engagés politiquement, dénonçant les injustices du Régime, nous avons été victimes de pressions, de chantages, de menaces : en 2018 nous avons dû fuir, c'était urgent. »

Et c'est l'arrivée à l'aéroport de Bordeaux, avec leurs deux enfants. Il fait froid, la pluie tombe. Ici, ils ne connaissent personne. Grâce à l'hébergement d'urgence (en appelant le 115), ils trouvent chaque jour une solution de secours. Ayant besoin de soins médicaux pour la famille, ils rencontrent une personne bénévole de « Médecins du monde » qui décide de les aider et les accompagne dans les démarches juridiques et administratives.

La France est un pays où existe une longue tradition d'accueil et d'intégration de personnes étrangères. Cette tradition est inscrite dans la Constitution de notre République, et elle s'exprime à travers de multiples organismes et de multiples dispositifs d'accueil. Ainsi, l'OFII (Office Français de l'Immigration et de l'Intégration), qui existe depuis 1945, est l'établissement public administratif de l'Etat en charge de l'immigration. Après deux mois de démarches, et grâce à un recours au Tribunal, la famille Karimov se voit proposer par l'OFII un logement dans la Cité Jacqueline Auriol, à Chamiers. « En France, vous avez les Droits de l'Homme, me dit Eltçin. Je savais que nous avions droit à cette maison, car quand un Etat accepte d'examiner une demande d'asile, les conditions d'un

accueil minimum doivent être procurées aux demandeurs pendant la durée de cet examen. » Ce droit a été respecté pour la famille Karimov.

On les envoie donc à Chamiers. Sur le quai de la gare de Périgueux, une assistante sociale de l'ASD attend Yunis, Reza et leurs parents. Car la France est aussi un pays où le tissu associatif est très développé (la loi française sur la liberté d'association date de 1901). En Dordogne, il y a l'ASD, Association de Sou-

gentils. Et moi j'ai été autorisée à me rendre au cours de Français, aux ateliers Plume, au Centre Social Saint Exupéry. Quand je sors de ce cours je me sens bien. J'aime beaucoup mon professeur, et je me suis fait des amies, qui viennent d'Ukraine, d'Afrique, d'Albanie, du Chili. Je les invite à la maison et je cuisine pour elles. Maintenant je suis heureuse ici.

Eltçin : L'assistante sociale de l'ASD nous apporte une aide très précieuse. Elle nous a proposé de déménager dans une maison plus



tien de la Dordogne, qui est engagée dans la lutte contre toutes les formes d'exclusions sociales. C'est une professionnelle de cette structure qui accueille la famille et les conduit à Chamiers. « Maintenant, me dit Eltçin, nous attendons la réponse officielle à notre demande d'asile. Nous espérons obtenir le statut de réfugiés politiques. »

Dans cette attente, ils s'installent au bâtiment C. Je leur demande comment ils ont vécu leur installation dans la Cité.

Aytan : À notre arrivée dans le quartier, nous nous sommes d'abord beaucoup ennuyés, nous ne connaissions personne, nous avons souffert du stress. Mais avec la scolarisation de nos enfants, peu à peu nous avons appris à aimer le quartier.

Eltçin : En Azerbaïdjan j'étais très actif, tous les jours au travail, et nous n'avions pas de souci économique. Ici je ne savais pas quoi faire, je n'ai pas le droit de travailler tant que notre demande d'asile n'a pas reçu de réponse. Je suis tombé dans une profonde dépression. Quand je me réveillais je ne reconnaissais pas la pièce, je pensais que j'étais en Azerbaïdjan ! Ça va mieux maintenant.

Aytan : L'école a été un facteur important pour notre intégration. Reza et Yunis aiment beaucoup l'école. Les enseignants sont très

confortable que cet appartement où nous sommes, mais nous sommes maintenant habitués ici. Nous savons que nous devons quitter cet appartement, car le bâtiment C sera détruit, mais nous espérons pouvoir rester à Chamiers ! J'espère surtout que tout se passera bien maintenant lors de l'examen de notre demande d'asile par les autorités françaises, et que nous serons acceptés ici. La devise de la République française, Liberté, Égalité, Fraternité, est vraiment très importante à mes yeux. Tout le monde a le droit de vivre en liberté, tout le monde est égal, nous sommes tous des êtres humains et nous devrions tous avoir les mêmes droits, cela ne devrait pas dépendre de l'endroit où l'on naît. Parfois les conditions vous obligent à quitter votre pays, mais je pense, dans ma conscience, que les frontières importent peu, le monde est pour les gens.

Aytan : En France, tout le monde est gentil et souriant avec nous. Je me sens très heureuse de ça. Par exemple, j'étais un peu inquiète en arrivant ici car je porte le hijab, j'aime le porter, et je me demandais comment les gens allaient réagir, mais je n'ai eu aucun problème. Nous nous entendons très bien avec les voisins. Nous espérons pouvoir rester à Chamiers !

Propos recueillis par Jean-Léon Pallandre



DES NOUVELLES DU JARDIN 62

Jardin de culture potagère et artistique, le Jardin 62 a été inauguré le 14 juin 2019 à l'occasion de LOOPING 2.

Tout au long du premier semestre 2019, Joël Thépault, artiste plasticien et jardinier, a travaillé à la remise en état de la parcelle numéro 62 des Jardinots de Chamiers. Il a dégagé, défriché et remis en culture le jardin. La vieille cabane au fond du terrain menaçait de s'effondrer. Tout en conservant son cachet, Joël l'a restaurée et a construit une extension qui la protège de la pluie. Cet apprentis est une véritable œuvre d'art qui permet d'organiser des petites formes (concert, performance, lecture, projection). La cabane peut

désormais accueillir des petites expositions. La première a été inaugurée en juin avec la participation de Seb Caze (auteur d'un magnifique dessin animé présentant les Jardinots), Guerse, Lolmède, José Correa, Léa Henry, Troubs, Pierre Maurel, Placid et JM Bertoyas. Cette inauguration que la pluie abondante n'a pas réussi à gâcher s'est poursuivie avec des discours et une performance musicale d'Isabelle Duthoit (voix et clarinette), Emilie Skrijelj (accordéon), Marc Pichelin (bricoles sonores) et Jean-Léon Pallandre (voix). (Voir le compte rendu dessiné de Laurent Lolmède page 12 et 13). Depuis août dernier, Louise Collet, une jeune artiste dessinatrice, travaille dans les



jardins. Elle observe le travail des jardiniers. Elle réalise des miniatures à la gouache ainsi que des dessins au trait des plantes et des cabanes (voir page 9 à 11). Le 12 juin prochain, elle présentera une exposition de ses travaux à l'occasion de LOOPING 3. Joël, quant à lui, continue de cultiver le jardin et d'améliorer la cabane.

Une belle complicité s'est établie entre les artistes invités par la Compagnie Ouïe/Dire au 62 et les jardiniers. L'association des Jardinots de Chamiers accompagne chaleureusement les artistes et facilite leur travail.

N°44 LE JARDIN D'ALBERT

TEXTE : Marc Pichelin
DESIGN : Louise Collet



À L'ENTRÉE, DES BOUTEILLES
REMPLIES D'UN LIQUIDE ÉTRANGE
JONCHENT L'ALLÉE. DES GODETS À
SEMIS TRAÎNENT PAR-ÇI PAR-LÀ.
DES BÂCHES ALLONGÉES SUR L'HERBE
ATTENDENT D'ÊTRE RECYCLÉES.
QUATRE PIEDS DE TOMATES SE
DRESSENT ENTRE LES COURGETTES
ET DES ROSIERS. DES HARICOTS
GRIMPENT DEVANT LES AUBERGINES.
TOUT SEMBLE POUSSER DANS UN
SOUCI DE DÉSORGANISATION
ANARCHIQUE ET JOYEUSE.
Ça fait 12 ou 13 ans que j'ai le
jardin. J'habite à Périgueux.



Je cherchais pas forcément
ici. J'ai tout le temps fait le
jardin. Au moins, je sais ce
que je mange. Je travaille
en bio mais on peut dire
plutôt en naturel, parce que le
terme bio... Beaucoup de
grandes surfaces font du bio
alors on sait pas si c'est
vraiment du bio. Moi c'est
sans produit, juste un peu de
bouillie bordelaise sur les
tomates. Je suis le calendrier
lunaire, pas tout le temps.
J'ai le livre.

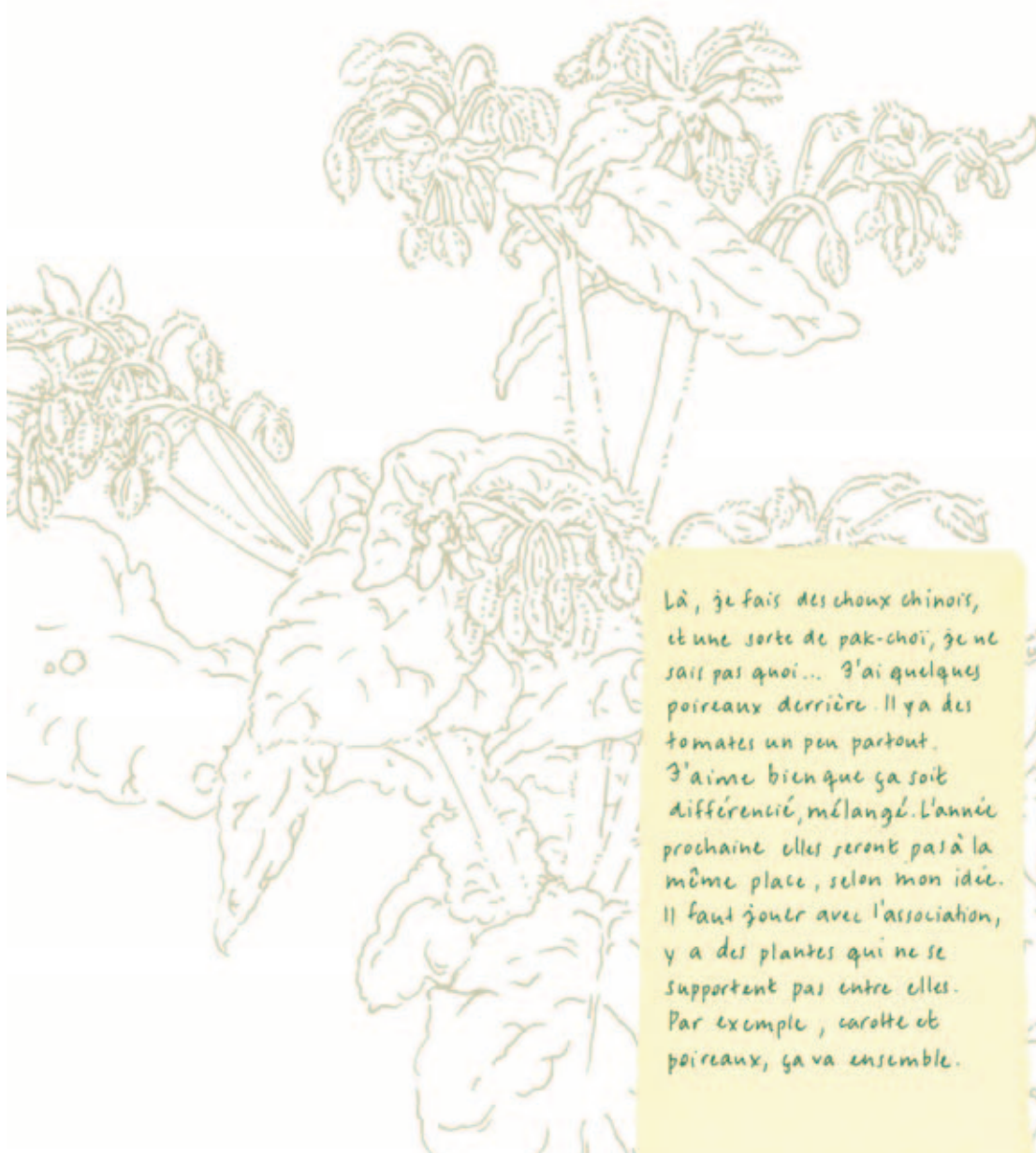


Cette année ça a du mal à mûrir
comme on voudrait. Il fait trop
chaud. C'est pas bon pour le
jardin, c'est pas bon pour tout
le monde. ALBERT N'AIME PAS
LES CHOSSES TROP BIEN RANGÉES.
IL REVENDIQUÉ SON CAPHARNAÛM,
POUR LUI TOUT EST À SA PLACE.
IL UTILISE TOUT. IL MET DE CÔTÉ
CHAQUE CAILLOU QU'IL DÉTÈRRE.
IL RÉCUPÈRE TOUTES LES MAUVAISES
HERBES ARRACHÉES POUR
NOURRIR LE SOL. IL PRÉPARE LES
PURINS AVEC LES ORTIES ET LA
CONSOUE QUI SE DÉVELOPPENT
DANS LES COINS.



LES JARDINS MITOYENS NE
SONT PAS SÉPARÉS PAR DU
GRILLAGE OU DES HAÏES. ON PEUT
CIRCULER LIBREMENT D'UN
TERRAIN À L'AUTRE. LES
JARDINIERS ONT CONFIANCE.
C'est un peu le bazar. Des
haricots, des courgettes, des
aubergines, des butternuts, des
zinnias, des tomates, des
haricots grimpants.

LE YACON: C'est de la famille des
dahlias. C'est Yves qui me l'a
passé. Ça fait de longues racines,
plus grosses que les patates. Ça se
récolte en octobre. J'aime bien
essayer des choses différentes. Si
c'est pas bon, j'en refais pas.



Là, je fais des choux chinois, et une sorte de pak-choi, je ne sais pas quoi... J'ai quelques poireaux derrière. Il y a des tomates un peu partout. J'aime bien que ça soit différencié, mélangé. L'année prochaine elles seront pas à la même place, selon mon idée. Il faut jouer avec l'association, y a des plantes qui ne se supportent pas entre elles. Par exemple, carotte et poireaux, ça va ensemble.



Les fleurs, il y en a qui ont poussé toutes seules. Les roses trémières, c'est pas moi qui les ai semées. La bourrache pousse partout, ça attire les abeilles. Les rosiers c'est moi, à partir de boutures; celui derrière la citrouille, il était là avant Mirabellier, noisetier, pêcher. J'ai trois sortes de figuiers: des blanches et des rouges. Je ramasse les mûres aussi.

Ici, il y avait des tomates mais il y avait que des fleurs, ça donnait pas alors j'ai dit, je les arrache. J'y mettrai autre chose. Je jette pas l'herbe. Je la mets entas, je fais sécher, ça donne du terreau. Juste là, avant il y avait les poireaux. J'ai même des artichauts, j'en ai là, j'en ai en haut. Je conserve les cailloux, ça sert à faire des bordures et ça tient les tunnels. Mais ça pousse pas les cailloux...

LABROUETTE CASSÉE : La personne voulait la jeter. La coque avait été toute pourrie. Alors j'ai dit je la récupère. J'essaierai d'en faire quelque chose. C'est pour aller chercher les feuilles.

IL NOUS MONTRE SA CABANE .ELLE EST AUSSI ENCOMBRÉE SINON PLUS QUE SON JARDIN. TOUT UN TAS DE FATRAS EMPÊCHE D'Y PÉNÉTRER. DEVANT, UN VIEIL APPAREIL À AIGUISER LES LOUTEAUX ROUILLE. IL EST CASSÉ MAIS ÇA PEUT SERVIR... ON FAIT JAMAIS. La cabane est pas finie. Elle existait avant mais je rajoute une extension et un toit dessus. Il reste des poutres à mettre dessus pour placer la tôle.





Bientôt, je mets les barriques à l'intérieur, on fait nous-même le pinard. J'ai un peu de vigne et on vendange aussi chez le voisin. Ça va se récolter peut-être pas avant septembre. On met le raisin dans les barriques. Il faut attendre dix à quinze jours, ça fermente, ça monte et pour éviter que ça déborde, il faut casser la croûte et remuer tous les jours. Au fond de la barrique, il y a un robinet et quand c'est fini de bouillir, on remplit les jerricans.

Le voisin a une presse, il écrase les grappes et après on les étend sur le terrain pour faire de l'engrais. On est à trois ou quatre à le faire. Une année on a fait plus de cent litres. Quand on a écoulé le vin, il faut pas le boucher tout de suite parce que ça travaille encore. Y a pas du tout de produit. C'est naturel. Y a du hoah et un autre cépage mais je sais plus le nom. Après, je sais pas combien de degrés il fait. Faudrait mesurer...

J'ai eu des problèmes avec le cœur. J'ai les jambes qui gonflent. J'ai dit cette année, le vélo c'est fini. Avant de prendre ma retraite, ça allait bien, depuis ça va pas trop. J'ai ma retraite depuis octobre 2018. J'ai 65 ans. J'ai pas beaucoup de retraite mais j'arrive à vivre. Je sais pas l'heure qu'il est mais j'arrête à onze heures et demie ou midi moins le quart. Je suis à la retraite depuis un an. Ici, j'ai pas de patron. Quand j'en ai marre, j'arrête. Je fais comme je veux.

LA TANAÏSIE: Vous la coupez, vous la mettez dans une ponbello, vous rajoutez le l'eau, vous laissez macérer une dizaine de jours et ensuite vous traitez vos tomates contre le mildiou. Je fais un essai, je connais pas encore l'efficacité.



FÊTE AU JARDIN CHEMINOT N°62...

Retour en dessins sur quelques instants saisis lors de cette fameuse fête donnée pour l'inauguration de la cabane. Avec Marc Pichelin, Jean-Léon Pallandre, G. Guerse, J.M. "Colas" Bertoyas, Troubs, Seb Caze, Placid, J. Correa, Isabelle, Léa, Emilie, Joël, Betty, K-mel, Renaud, Claire La cabane, et le public, venu nombreux... J'en oublie?...



Spéciale dédicace à mitch'et son autre cabane.



Emilie Skrijelj à l'accordéon et Isabelle Duthoit à la clarinette/voix,

▲ Marc Pichelin et Joël Thépault dans la cabane qui se transforme en galerie d'Art.

Renaud apprête ▶ le grand mur sur lequel, ce soir, nous pourrions peindre quelques Figures, au fond du jardin, (sous la pluie...)



... par Lolmède



Préparation des panneaux de signalétique
par Guillaume & Léa...



Emilie Skrijelj, Marc Pichelin, Jean-Léon Pallandre, et Isabelle Duthoit improvisent sous la cabane...
Un public nombreux a pu apprécier le spectacle, les bières spécialement brassées pour l'occasion: "la CHAMS",
▼ "la Voltigeuse"... "la JUNIOR" et l'excellent buffet!



Une soirée bien arrosée (à tous les sens du terme!) et quelle soirée!
Et puis la pluie, c'est bon pour le jardin!.. ▼



VIE MAJUSCULE

José Correa

Alors que José Correa n'habite qu'à 500 mètres à vol d'oiseau du 932, il aura fallu attendre mars 2019 pour qu'il rencontre les artistes invités par la Compagnie. Avec un bel enthousiasme et une grande générosité, José a rejoint l'équipe. Il participe notamment aux expositions collectives et apparaît dans ce numéro du Voltigeur dans lequel il signe le poster central. Présentation de cet aventurier hors norme au parcours tumultueux et à la vie passionnante.

Où es-tu né ?

Mes parents étaient Portugais. Pendant la guerre civile, ils se sont enfuis dans le pays le plus proche, au Maroc. C'était dans les années 40. Il n'y avait que le Détroit de Gibraltar à traverser. Mon père s'est tapé ça à la rame avec certains membres de sa famille qui ont été assassinés dans leur bateau par les garde-côtes portugais qui tiraient dans le tas. Ils ont débarqué dans un port qui à l'époque s'appelait Fédala, le Maroc était sous protectorat français. Mon père était marin donc c'était parfait pour lui. Il s'est installé avec ma mère (avec qui il ne s'est jamais marié) et je suis né en 1950. Il y avait un quartier pas loin du port où il y avait des Portugais, des Espagnols, des Italiens, des Grecs. C'était très cosmopolite. Ils fuyaient tous leur pays mais c'était tous des marins, des marins pêcheurs. Mes parents étaient pauvres mais ils ont été heureux. Mon enfance, ça a été les plus belles années de ma vie. Je pense que je n'en guérirai jamais. On était les uns sur les autres. On était une fraternité. On vivait ensemble tout le temps. C'est quelque chose qui plus tard a marqué mon père en arrivant en France, c'est de voir les portes fermées. Au Maroc, c'était toujours ouvert. Il n'y avait pas de clef chez nous. Et on a vécu une vie qu'on dirait de voyou. Il fallait vivre alors c'est vrai qu'on a fait des trucs limites, on aurait pu mal finir. J'étais le plus jeune de la bande. On a fait la contrebande de cigarettes, ça rapportait bien. Les grands connaissaient le business. C'était un port de pêche mais aussi un port où arrivaient de grands bateaux de partout. On allait au cul des grands bateaux avec nos petites barques et on négociait les cigarettes. On avait aussi repéré un truc qui pouvait bien rapporter, c'était le tir aux pigeons, le ball-trap. La semaine ils tiraient des assiettes d'argile et le week-end ils tiraient des vrais pigeons. C'était un boulot de bagnard. Il faut imaginer une piste au bord d'une falaise près de la mer où il y avait cinq boîtes qui s'ouvraient quand on criait pool. On ne savait pas laquelle allait s'ouvrir. Il y avait un enclos. Les pigeons qui tombaient à l'intérieur étaient pour le tireur, les autres étaient pour nous. Il y avait un gamin qui allait mettre le pigeon vivant dans la boîte, un autre qui la refermait et un autre qui était chargé de courir pour ramasser le pigeon mort. On faisait ça toute la journée, on courait, on courait. Les mecs étaient très riches, ils nous filaient des pourboires énormes. Ça tombait bien parce que les périodes où mon père ne gagnait pas trop bien sa vie, je ramenaient ma paie à ma mère. Et mon père était sidéré, il disait : « Tu gagnes plus d'argent que moi. » Voilà mon enfance. J'allais très peu à l'école. J'ai commencé à travailler à douze ans, il fallait gagner sa vie et tous les potes du quartier étaient comme moi.

Quelle relation aviez-vous avec les populations locales ?

Il n'y avait pas de différence. Quand je suis né, dans mon quartier, il n'y avait pas de Marocains. Ils avaient un quartier à eux deux rues plus loin. Mais on allait à l'école ensemble, on jouait au foot ensemble, on allait courir après les pigeons ensemble, on allait à la pêche ensemble. Ils vivaient avec nous ou plutôt on vivait avec eux et on était pareils, on parlait la même langue c'est-à-dire un charabia d'un peu tout, un mélange d'arabe, d'espagnol, de portugais, d'italien. Il n'y en a aucun qui parlait français correctement. D'ailleurs pendant

longtemps je ne parlais pas du tout français. Ma langue c'était le portugais. Sauf que quand on a commencé à aller à l'école, des instits sont passés chez nous et ils ont expliqué à nos parents qu'il fallait faire un effort. Et mon père, qui ne parlait pas un mot de français, a fait cet effort. L'école n'était qu'en français à l'époque, il n'y avait pas encore l'arabe. C'était des écoles françaises avec des enseignants qui tous venaient de France. C'est caricatural mais quand on m'a dit que mes ancêtres c'étaient les Gaulois, c'était extraordinaire parce qu'on ne savait pas ce que c'était. Très vite j'ai aimé le français. J'ai découvert Rimbaud à l'âge de 11 ans et j'ai été fasciné par cette langue que je ne comprenais pas mais il y avait une musique dans les mots de Rimbaud qui m'a plu tout de suite et puis tout le reste de la littérature a suivi. Je me souviens de mon prof de français de la 6ème, il nous faisait faire des rédactions. Quand il rendait les copies, il gardait toujours la mienne pour la fin. Quand il avait tout distribué, il disait : « Alors là c'est Correa. C'est particulier. On ne sait pas s'il faut lui mettre zéro ou vingt parce que Monsieur raconte ce qu'il veut, il a



une langue à lui et je ne sais pas quoi en penser. » Ça me troublait, j'avais l'impression d'écrire français mais pour le prof c'était particulier.

Jusqu'à quand es-tu resté au Maroc ?

À l'âge de 14 ans, mon père m'a dit : « Tu peux pas rester ici. Il n'y a pas de travail, l'école ne t'intéresse pas. Tu vas aller en France, dans la famille, là-bas tu vas apprendre un métier. » La plupart des membres de ma famille étaient déjà partis en France. Il n'y a que mon père qui était resté. Seul, j'ai pris le train. Je suis parti de Fédala (qui s'est appelé Mohammédia à partir de 1962) jusqu'à Tanger, puis Algésiras, Madrid, Hendaye, Bordeaux, Paris puis la Bourgogne où était installée ma famille. Le voyage a duré trois jours. Quand j'ai débarqué, j'étais très malheureux. Je n'avais plus mes potes, plus le soleil. La Bourgogne est un pays triste où tout le monde picole. Tout de suite on m'a envoyé à l'usine. Je me suis retrouvé dans un milieu ouvrier. Les mecs étaient durs avec moi. Mais j'ai eu beaucoup de chance. J'étais apprenti ajusteur et j'ai eu un maître qui s'appelait Monsieur Millet. Il me parlait de peinture, de musique, de littérature. C'était un grand Maître de l'ajustage et il m'avait pris sous son aile parce qu'il avait remarqué que tous me faisaient chier, ils étaient racistes. Ils m'appelaient le bougnoul. Ils me disaient : « Retourne dans ton pays, tu viens bouffer le pain des Français. » Il a vu que j'étais peut-être un peu moins con que les autres apprentis. Et

il a voulu me faire passer le CAP au bout d'un an. Je ne voulais pas. C'était trois ans de contrat, je voulais faire trois ans comme tous les autres. Je lui ai dit : « Vous avez vu comme ils m'emmerdent ? Si je passe mon CAP au bout d'un an, ils vont me pourrir la vie ». J'en ai chié, je ne pouvais même pas aller pisser tranquille. Heureusement, j'ai rencontré Monsieur Millet, c'était merveilleux. Il m'a appris beaucoup de choses. Et j'avais aussi les filles. Les Français ne m'aimaient pas, mais les Françaises m'aimaient bien. Peut-être le côté exotique. J'avais un fort accent mais je parlais un français correct. Au bout d'un an et demi, au Maroc, un de mes oncles s'est noyé. J'étais très malheureux, c'était un second père pour moi. J'ai rompu le contrat, j'ai pris l'avion et je suis retourné là-bas. J'avais 16 ans. J'ai vécu la fin de mon adolescence au Maroc. C'était les vacances permanentes. C'était l'été, les filles, la plage, la pêche. C'était magnifique. Mon père a été intelligent, il m'a laissé faire et en septembre, je me souviens, un matin, il m'a dit : « Tu es bien là, tu es heureux... mais ça peut pas durer. La vie c'est pas les grandes va-

mes parents que j'étais foutu. Ils m'ont envoyé à Bordeaux pour faire des expériences. Et je suis tombé sur un autre Monsieur Millet, le Professeur Martin-Dupond, spécialiste du rein. Il s'est intéressé à mon cas. Quand je suis arrivé, il s'est assis au bord de mon lit et il m'a dit : « T'inquiète pas, tu verras, ça va aller. » Trois mois plus tard, quand j'ai été guéri, il m'a dit : « Tu te rappelles le jour où je t'ai dit que ça allait aller, je ne le pensais pas. Pour moi tu étais foutu. » Le coup de pied m'avait bloqué les reins. Il y avait eu trois cas avant moi, les trois étaient morts. Moi, il m'a sauvé et en plus j'avais pas de sécu et il s'est occupé de tout. Un grand Professeur qui s'occupe d'un petit Arabe comme moi... Il a été formidable. J'oublierai jamais cet homme. J'ai toujours eu de la chance dans ma vie, il y a toujours eu des hommes ou des femmes pour s'occuper de moi. Tout le monde n'a pas cette chance.

Et après Bordeaux ?

Au bout de trois mois, il m'envoie dans une maison de repos suivre un traitement et un régime. Mais je ne voulais pas y aller. J'étais bien à Bordeaux. J'étais comme chez moi à l'hôpital, les infirmières m'aimaient bien. Quand je suis arrivé j'étais mourant et ils m'ont sauvé, c'était comme ma famille. Ils voulaient m'envoyer à Brantôme. En cours de route, j'ai fugué, je suis descendu à Neuvic où j'avais une vieille tante. Je suis allé lui faire la bise, j'ai traîné, puis je suis parti à Périgueux en stop. Je suis allé dans le garage Fiat où j'avais travaillé quelques temps et là Monsieur et Madame Rebière, eux aussi, de vrais parents pour moi, m'ont engueulé. A Brantôme, ils me cherchaient partout. Ils sont venus me chercher. Et là, c'est Liliane et Pierre qui se sont occupés de moi. J'avais droit à un mois de convalescence mais comme je ne savais pas où aller, Liliane, tous les mois, faisait des faux. J'y suis resté six mois. C'était chez moi. A la fin, je servais à table, je nettoyais... Mais surtout, le premier jour, je rencontre François Augiéras et tout a basculé !

Parle-moi de cette fameuse rencontre ?

C'était une maison de repos où il n'y avait que des vieux, des cardiaques, des accidentés et trois jeunes : René, Serge et moi. René avait une maladie assez grave, il était mal-en-point. Serge avait été piétiné par une vache, il sortait pas de son lit. Je suis arrivé un matin du mois de mars. Il pleuvait, il faisait nuit. C'était lugubre. Ils étaient réunis dans une grande salle pour jouer aux cartes ou aux dominos. Ça fumait là-dedans, y avait de la fumée partout. Et je vois un mec pas comme les autres tout seul au fond avec plein de papiers devant lui sur une table. Je me demandais pourquoi il était à part, je suis allé le voir, je l'ai salué et je lui ai demandé ce qu'il faisait là. Il m'a répondu qu'il était écrivain. Je ne connaissais pas d'écrivain, j'en avais jamais vu. Il avait l'air d'un clochard. Il écrivait plein de trucs. Il était en train d'écrire « Le voyage au Mont Athos ». On a sympathisé. A ce moment-là, je ne savais pas qu'il faisait de la peinture, je lui ai montré mes gouaches. Il m'a dit : « C'est pas mal ce que tu fais, il faut insister. Faut venir à mon atelier. » Son atelier c'était un fourbi, une ancienne serre où il restait pratiquement plus de carreaux, où il pleuvait dedans. Il y avait là des planchettes avec des peintures mais il ne peignait plus pour se consacrer à l'écriture. Et il m'a dit : « Faut arrêter la gouache, faut peindre à l'huile. » J'ai fait mes premières huiles avec lui. Il n'était pas d'accord avec ma façon de dessiner, il trouvait que j'en faisais trop, trop précis... Il me disait : « Il faut plus de liberté. Il faut suggérer les choses. Il faut pas faire tous les détails. » Et il m'a offert des livres d'art que j'ai toujours : Jéricho, Seurat et d'autres. Je me suis mis à voir la peinture différemment. Chaque fois que j'amenais un dessin, il le retouchait. Ça me faisait chier parce que ça ressemblait à des dessins d'enfants, des dessins

Ce poster vous est offert par **LE VOLTIGEUR**





Portrait d'un artiste d'ici et d'ailleurs

naïfs. Et j'étais frustré, presque en colère. Mais je me suis initié à l'huile et c'était jouissif. On n'avait pas un rond, on n'avait pas de toile, on peignait sur des planches. J'étais un bon élève. Au bout d'un moment, je me suis dit que ça servait à rien de discuter, qu'il ne lâcherait pas et que peut-être il avait raison, qu'il fallait faire simple. On a vécu six mois comme ça. Je passe les conneries qu'on a pu faire avec les autres jeunes qui sont arrivés. Entre-temps mes parents avaient débarqué en France et quand je suis parti des Fougères mon père était malade, il était hospitalisé. Ma mère étant sourde et muette, elle ne pouvait pas travailler. Nous avons loué un appartement rue de la Sagesse à Périgueux. C'était la misère. Je faisais de la peinture. Je vendais un truc de temps en temps. Mais je n'en vivais pas. J'avais un cousin de Saint-Germain-du-Salembre où il y avait une usine de chaussures qui n'existe plus aujourd'hui. Je suis rentré dans cette usine pour aider ma famille. J'y suis resté un peu plus d'un an. Ensuite mon père a retrouvé la santé, il a pu travailler. Ma sœur avait arrêté l'école et avait aussi commencé à travailler. Ils n'avaient plus besoin de moi. J'avais 19 ans. C'était l'époque des Hippies, de la route, ça me tentait tout ça, j'ai pris mon sac et je suis parti. J'aimais voyager seul mais je rencontrais des mecs sur la route. J'en ai rencontré deux, un Tunisien et un Français qui était du Périgord. On a fait beaucoup de route ensemble. On a fait les vendanges et des petits boulots. Je vendais aussi des dessins et j'ai pris une piaule à Périgueux, rue des Stades. J'ai payé trois mois d'avance et le premier jour, je vois débarquer mes deux potes. Je sais pas comment ils ont su que j'étais là. J'ai jamais pu dormir dans ma piaule. Eux c'étaient des vrais routards. Ils se reflaient les adresses et ma piaule était toujours pleine de mecs et de filles qui dormaient là. J'avais pas de place. Je les ai laissés et je suis reparti.

Quand as-tu commencé à dessiner ?

Enfant, j'avais un cousin qui s'appelait Enteniente pour qui j'avais beaucoup d'admiration. Je dessinais déjà mais lui dessinait très bien. Il était plus grand, il était ado quand moi je n'étais encore qu'un enfant, il corrigeait mes dessins. Je dessinais des Mickeys, des cow-boys. Mon père ne savait pas lire, ni le français, ni le portugais, ma mère non plus, chez moi il n'y avait pas de livre. Au Maroc il y avait beaucoup d'Américains. Je suis tombé sur les Comics par les copains plus grands que moi. Sous mon lit j'avais une grande caisse qui en était remplie. J'en étais fou. C'est comme ça que j'ai commencé à dessiner. Ça m'a jamais lâché. Mon collègue s'appelait Claude Monet. J'ai demandé à un de mes profs qui c'était. Il est allé chercher un gros livre sur les impressionnistes. J'ai été fasciné. Ça a été un des premiers peintres que j'ai découvert et je me suis dit que ça, c'était autre chose que de faire des petits Mickeys. Et j'ai commencé à peindre à la gouache.

Ta période de voyageur a duré combien de temps ?

Ça a duré deux ou trois ans. Il s'est passé plein de choses mais au moment où j'ai pris un appart, il fallait bosser. La peinture ça me rapportait rien. J'étais toujours sans papiers. Je voulais me faire naturaliser Français parce que j'étais tout le temps embarqué par les flics, ça devenait impossible pour moi. Et pour me faire naturaliser, il me fallait des fiches de paie. J'en ai discuté avec des potes qui m'ont proposé de travailler avec eux pour distribuer des échantillons. A l'époque dans les boîtes aux lettres on diffusait des échantillons de café, de produits vaisselle... c'était bien payé mais il fallait être Français. Un jour je débarque à la gare, à la Sernam, il y avait des entrepôts et je rencontre une femme. J'étais avec un copain, il me présente en disant que je voulais travailler. Et elle me demande si je suis Français et j'ai répondu : « Bien sûr. » Elle ne m'a pas de-

mandé mes papiers. J'avais un numéro de sécu depuis mon hospitalisation. Je le lui ai donné et c'est tout. Et me voilà parti dans les campagnes à refourguer des produits publicitaires. J'ai fait ça quelques mois et j'ai eu des fiches de paie. Un jour, j'étais à Ribérac avec toute l'équipe, je rentre dans une cour où il y avait plein de boîtes aux lettres et je commence à mettre mes échantillons. Un flic arrive. J'étais dans la cour de la gendarmerie. Le gars me demande ce que je fais là et veut voir mes papiers. Il m'embarque dans son bureau et là commencent les emmerdements. Pendant ce temps, le copain qui faisait le chauffeur pour toute l'équipe me cherchait. Il a eu l'idée de venir chez les flics qui lui ont dit que j'étais bien là mais qu'ils n'allaient pas me laisser partir parce que je n'avais pas de papiers et que je n'étais pas Français. J'ai été licencié sur le champ et la boîte qui m'avait embauché a eu de gros ennuis. Je suis passé au tribunal. Le juge a été adorable avec moi. Normalement il aurait dû



me mettre dans l'avion et m'expulser vers le Portugal. Mais au lieu de ça, il a dit : « Dans le fond c'est méritoire ce que vous avez fait. C'est illégal mais vous avez travaillé. » J'ai eu une amende symbolique mais ils ne m'ont pas foutu dehors. Avec mes fiches de paie, j'ai fait ma demande de naturalisation et je suis devenu Français. C'était en 1973. Encore une fois j'ai eu du bol.

Et après ?

J'ai rencontré ma femme Dany et on est partis vivre à Biarritz. Je faisais de la peinture plus sérieusement même si je n'en vivais pas correctement. Je travaillais pour le théâtre, je faisais des décors. On vivait une belle vie même si c'était un peu misérable. J'aimais bien ce pays mais j'aimais pas ce qui s'y passait, les bombes, les attentats... On est revenus en Dordogne. On s'est installés à Bergerac et ça a mieux marché pour moi. J'ai commencé à vendre. Mais je ne me plaisais pas trop à Bergerac, je voulais revenir à Périgueux, et j'ai bien fait parce que j'ai été bien accueilli. On s'est d'abord installés dans le quartier du Toulon. On a eu deux enfants, la maison était petite, je n'avais pas d'atelier. On s'est dit que plutôt que de payer un loyer autant acheter une maison. On a trouvé à Chamiers en 1989. En revenant ici, j'ai pas retrouvé grand monde, certains étaient partis, d'autres étaient morts.

Quelle relation tu as avec cette ville ?

J'y suis bien. Quand je suis arrivé là, Dasseux, le Maire de l'époque, m'a demandé d'organiser des choses au niveau culturel. Il ne se passait rien au château des Izards, j'y ai organisé des expositions. Mais c'était trop de travail pour moi, j'avais pas le temps de faire le gardiennage. Le Maire a voulu embaucher et il m'a demandé si je connaissais quelqu'un. J'ai

proposé Dany. Elle ne travaillait pas, elle connaissait les peintres, le milieu. Elle a commencé à mi-temps et très vite elle s'est occupée de toute l'organisation. Elle n'exposait que des peintures, pas des peintres amateurs, c'est elle qui gérait tout ça. C'est devenu un lieu important. Elle a fait ça pendant dix ans.

Et tu as pu développer ta carrière en vivant à Chamiers ?

Là encore j'ai eu beaucoup de chance. Un jour Pierre de Tartas m'appelle. C'était un grand éditeur parisien. Il faisait des livres pour bibliophiles, il travaillait avec Picasso, Dali, Cocteau... Je croyais que c'était une blague. Je le connaissais juste de réputation. Il me dit : « Tes dessins m'intéressent. » Il lançait une grande collection sur Hervé Bazin avec des grands peintres et il me donne à illustrer « Vi-père au poing », son roman le plus célèbre. C'est comme ça que j'ai rencontré Bazin. Un jour, j'ai été invité à dédicacer chez Drouant,

Je dessinais dehors, chose que je ne faisais jamais. Le premier carnet que j'ai rempli, c'était à l'île de Ré, avant qu'il y ait le pont. Je dessinais à l'encre de Chine. C'était une gymnastique formidable pour moi, un apprentissage de la réalité. Je dessinais des gens dans la rue ou dans les bistrots. C'était le vrai monde, l'autre que je peignais était faux, c'était un monde de rêve. Maintenant je fais ce que j'ai envie. Je ne veux plus qu'on m'enferme, j'en ai trop souffert. Je peux passer d'un truc à un autre dans la même journée. Pour moi la création c'est ça. Il y a beaucoup d'auteurs dans la bande dessinée dont je suis admirateur : Moebius, Battaglia, Toppi. Quand j'ai vu les premiers dessins de Pratt j'ai été fasciné, ce noir et blanc d'une grande simplicité, j'en étais loin. Je me suis dit : « On peut faire de l'art avec du noir et blanc. » Autour de moi j'entendais les soi-disant initiés, l'intelligentsia dire que j'étais un touche-à-tout, que je n'avais pas de style. Mais c'est quoi le style ? J'étais complexé par tous ces gens qui disaient que j'étais instable.

Et en plus tu es autodidacte ?

Quand on me demande quelle école j'ai fait je réponds que j'ai fait la plus grande, celle de la rue. J'ai piqué partout. Tous les peintres ont fait ça. Quand j'étais jeune j'allais beaucoup voir les expos. Et je remarquais que les mecs, d'année en année, ils faisaient toujours les mêmes choses. Et j'avais peur de ça et j'ai failli tomber là-dedans. Heureusement je me suis réveillé. Le mal-être m'a réveillé. Je me parodiais moi-même et puis quand tu gagnes de l'argent et que tout le monde te dit que c'est formidable, tu te laisses faire. Mais bon, je ne sais pas si c'est du courage ou de l'inconsience, peut-être juste de l'honnêteté.

Tu n'as jamais senti des problèmes de légitimité ?

J'en ai un peu souffert au début. Parce que les instances culturelles disaient que j'étais un peintre commercial. Mais Picasso aussi était commercial, plus que moi ! A l'époque je n'y pensais pas. Il y avait des cadors, des peintres comme Bertrand, comme Lacombe qui étaient beaucoup plus forts que moi. Ils étaient parisiens et installés et moi j'arrive, petit jeune, petit dernier, et je rentre dans ces grandes galeries où il y a tous ces mecs que j'admire et puis ça commence à marcher. Franchement, je ne m'y attendais pas. Je ne me rendais pas compte. Le mot « commercial » ne me venait pas à la bouche. Je faisais de la peinture, elle plaisait et tant mieux. Après, j'ai eu des périodes où ça marchait pas du tout. Quoi qu'il arrive, les gens ne doivent pas influencer ton travail. Quand tu peins pour les autres, c'est la misère de l'art. Je dis souvent, je ne peins pas pour vous, je peins pour moi. Je fais ce qui me plaît, après si on adhère tant mieux. On peut croire que je suis méprisant mais ce que pensent les gens, je m'en fous. Je fais, c'est bien, c'est pas bien, ce qui est sûr c'est que plus les années passent et plus je suis passionné par ça. Beaucoup plus qu'avant. Tous les matins je fais des gammes, je fais des crayonnés, je m'exerce pour réveiller mon esprit et ma main, comme un musicien. Et quand je pars, j'ai toujours un carnet, je dessine partout. Je ne peux pas m'en passer. C'est devenu ma nature de dessiner ou de peindre. Il y a des souffrances mais il y a des bonheurs incroyables aussi. J'observe beaucoup et il faut que je le mette sur papier ou sur toile. C'est vital. C'est un sentiment que je ne connaissais pas quand j'étais plus jeune. Plus ça va et plus c'est présent. Je me rends compte qu'il y a une progression dans mon travail. J'ai beaucoup simplifié les choses et je crois qu'il y a une plus grande liberté et une envie d'aller encore plus loin. J'ai l'impression de n'avoir rien fait alors que j'ai des milliers de dessins. C'est le prochain qui m'intéresse.

Propos recueillis par Marc Pichelin



PENDANT CE TEMPS LÀ...

Périgueux, Grand Périgueux, Dordogne, Périgord...

À une époque on disait HBM : Habitation à Bon Marché. Depuis les années 60, on parle de HLM : Habitation à Loyer Modéré. Aujourd'hui on devrait plutôt dire « logements abordables », mais cette expression ne rentre pas trop dans les habitudes... Depuis le début du XXe siècle, l'Etat assume la construction et la gestion de logements proposés aux citoyens à prix modérés. Il s'agit d'une politique publique de logement social. Progressivement, l'Etat a décentralisé ses compétences vers les Collectivités Territoriales. Les Offices Publics de l'Habitat ont alors été placés sous la responsabilité des Communes, des Agglomérations ou des Départements.

L'Office Périgueux Habitat a été créé en 1924. Il est devenu Office Grand Périgueux Habitat en 2018 avec un rattachement à l'Agglomération du Grand Périgueux. De son côté, L'Office Dordogne Habitat, lui, a été créé en 1954, rattaché dès son origine au Département de la Dordogne. Aujourd'hui, le Gouvernement impose des regroupements. On estime qu'il y a trop d'organismes en France et on veut créer des structures plus importantes : les deux offices se regroupent et deviennent, en janvier 2020, Périgord Habitat !

Dans le Voltigeur N°2, nous avons rencontré Agnès Charousset, alors en poste de directrice à l'ancien Grand Périgueux Habitat. Aujourd'hui, nous faisons la connaissance de Séverine Genneret, directrice du tout nouveau Périgord Habitat.

Mais d'abord, qu'est-ce que c'est un Office Public de l'Habitat, comment ça marche ? C'est un Etablissement Public Industriel et Commercial, un EPIC. C'est un statut semi-public, semi-privé. Périgord Habitat, qui a aujourd'hui mission de travailler sur l'ensemble du territoire départemental, est rat-



taché à un Syndicat Mixte où l'on retrouve le Département, les Agglomérations de Périgueux et Bergerac, et plusieurs Communautés de Communes.

C'est un gros changement cette fusion ?

C'est un gros changement dans l'organisation et le fonctionnement de l'Office, il s'agit de

la fusion de deux organismes qui ont une longue histoire. J'essaie d'insuffler une dynamique positive : on change pour faire mieux, tout en respectant nos racines. En ce qui concerne le service aux locataires, il n'y a pas de véritable changement, et nous veillons avec la fusion à conserver une relation de proximité avec les habitants. Il y a les agences de proximité. Pour les habitants de Chamiers, l'Agence du Grand Périgueux reste la première clé d'entrée pour l'Office. Le Responsable de cette agence est M. Bertrand Besson. L'Agence est toujours actuellement au 48 rue Gambetta à Périgueux (tél 05 24 52 00 70).

Quelle est la taille de l'Office aujourd'hui, et quels sont ses objectifs ?

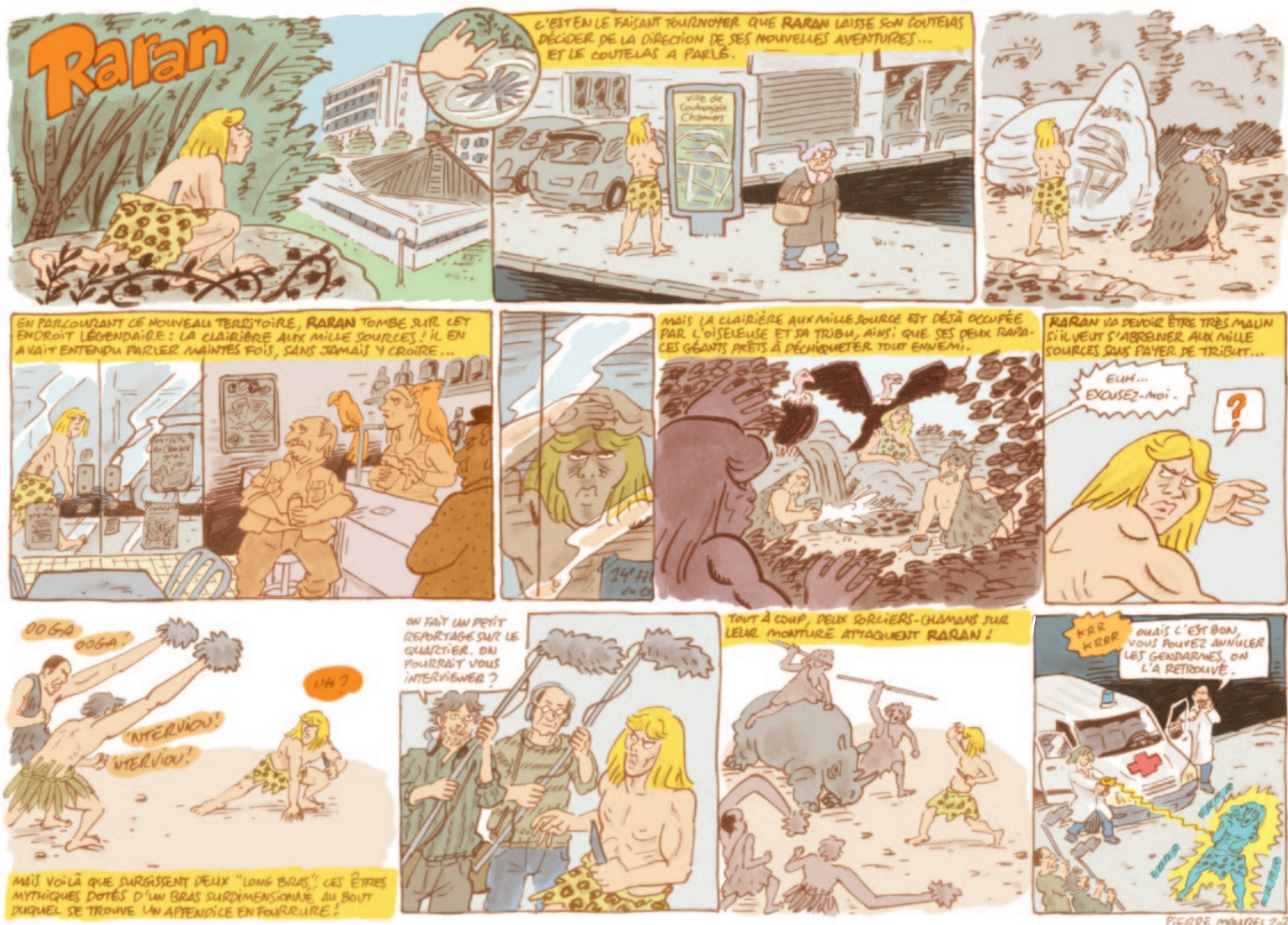
Près de 9500 logements, 17000 personnes logées, sur 170 communes. Et nous avons 160 salariés. C'est un organisme important, nous avons un gros patrimoine à gérer. Notre finalité est d'apporter le meilleur confort de vie à nos locataires, par l'entretien de nos logements, et parfois par la déconstruction et la reconstruction. Nous avons aussi la mission de jouer un rôle facilitateur dans le « bien vivre ensemble », d'accompagner ou même d'initier des projets dans le domaine du lien social. C'est une autre dimension de notre travail, qui est moins connue, mais très importante.

Vous êtes un partenaire essentiel du projet de résidences d'artistes « Vagabondage 932 » dans le quartier prioritaire de Chamiers. La Cité entre dans une période de grande transformation avec le Projet de Renouvellement Urbain (PRU). Nous, artistes de la Compagnie

Ouïe/Dire, nous allons, à notre manière, nous mettre à l'écoute de cette vaste transformation. Nous voulons apporter un regard artistique, poétique, humain, sur la manière dont les habitants traversent cette période. Nous avons mis en place un projet de création artistique sur quatre ans, accompagné par l'ANRU, l'Agglomération du Grand Périgueux, le Département, le Ministère de la Culture, et la Ville de Coulounieix-Chamiers, qui s'intitule « Ça déménage ». Là encore vous en êtes un partenaire, un « facilitateur » essentiel. Qu'aimeriez-vous nous dire sur ce grand Projet de Renouvellement Urbain ?

Dans le PRU, sur lequel de nombreux partenaires travaillent depuis quatre ou cinq ans, il y a plusieurs aspects. L'aspect technique de gestion du patrimoine, nous le maîtrisons assez bien : les choix les plus importants en terme de constructions, déconstructions, réhabilitations, ont maintenant été faits. Et il y a l'aspect humain, c'est-à-dire le changement auquel sont confrontés les locataires. Là, c'est une autre dimension, très délicate, et nous sommes entrés aujourd'hui dans ces démarches d'accompagnements, qui prennent du temps, et demandent beaucoup d'attention. Enfin, comment va se recréer dans le quartier une qualité de vie, en lien à tout ce qui l'environne ? C'est notre ambition d'apporter également des réponses à cette question. Par exemple, quelles activités trouveront les locataires dans les futurs pieds d'immeubles ? Nous y réfléchissons.

Propos recueillis par Jean-Léon Pallandre
Dessin de B-Gnet



SUPER ANNIE LA MATRICE

OPÉRATION ZÉRO DÉCHET

BONJOUR, JE SUIS LA NOUVELLE DIRECTRICE DE L'OFFICE HLM. JE VIENS DANS LA CITÉ JACQUELINE AURIOL POUR VOUS EXPLIQUER NOS NOUVELLES ORIENTATIONS. COMMENÇONS PAR UN TOUR DE TABLE POUR NOUS PRÉSENTER.

BON BEN JE COMMENCE. ANNE-MARIE MATISSE, JE SUIS ANIMATRICE ET MÉDIATRICE DE TERRAIN, JE TENTÉ PAR DES ACTIONS DE CONCERTATION ET DE CONVIVIALITÉS DE RENOUER LE LIEN SOCIAL QUI S'EST DÉLITÉ AU FIL DES ANNÉES PARCE QUE...

SERGE, GARDIEN, JE M'OCCUPE DE L'ENTRETIEN.

PATRICK, JE FAIS PAREIL QUE SERGE.

THIERRY, JE FAIS PAREIL QUE PATRICK QUI FAIT PAREIL QUE SERGE.

JE VOUS AI PRÉPARÉ UN POWER POINT. C'EST TRÈS PRATIQUE, MODERNE ET À LA MODE.

Bonjour

CLIC

Périgueux
Habitat

AUTREFOIS L'OFFICE S'APPELAIT
"PÉRIGUEUX HABITAT"

UN JOUR, IL A CHANGÉ POUR DEVENIR
"GRAND PÉRIGUEUX HABITAT"

CLIC

Grand
Périgueux
Habitat

PUIS SOUDAIN, POUR DES RAISONS QU'IL SERAIT TROP LONG D'ABORDER ICI, L'OFFICE A FUSIONNÉ AVEC "DORDOGNE HABITAT" POUR DEVENIR "PÉRIGORD HABITAT".

CLIC

Périgord
Habitat

BIEN VU!

ÇA SONNE BIEN.

OUAIS, J'AURAIS PAS TROUVÉ MIEUX SI ON M'AVAIT DEMANDÉ MON AVIS.

ILS ONT DE LA SUITE DANS LES IDÉES.

LE PROJET DE L'OFFICE VA CHANGER.

CLIC

Projet
ANRU

ENTANT, QUE BAILLEUR, NOUS AVONS POUR MISSION D'ACCOMPAGNER LES HABITANTS DANS LE CADRE DU PROGRAMME DE RÉNOVATION URBAINE.

ÇA VEUT DIRE QU'ON VA METTRE LES GENS À LA RUE ?

ELLE DOIT VOULOIR DIRE EN RUT, HI HI HI...

T'ES CON SERGE, HIHIHI...

HI HI HI...

ANRU C'EST L'AGENCE NATIONALE DE RÉNOVATION URBAINE QUI NOUS AIDE DANS CE VASTE PROJET DE TRANSFORMATION DE LA CITÉ. LE QUARTIER VA CHANGER. ET NOTRE SLOGAN C'EST:

CLIC

liste des courses
pain, salade,
parmesan, PQ, café,
salami. Ne pas
oublier les yaourts
(paquet de 12).

C'EST-À-DIRE QUE LES CHOIX SONT ASSEZ DISCUTABLES...

OUI, LE PAIN ET LA SALADE ÇA PEUT PASSER...

MAIS LE PARMESAN C'EST PLUS DIFFICILE...

ET LE SALAMI TOUT LE MONDE N'AIME PAS ÇA. ON PEUT PAS METTRE DU SAUCISSON À L'AIL PLUTÔT ?

EUH... C'EST UNE ERREUR INFORMATIQUE...

liste des courses
pain, salade,
parmesan, PQ, café,
salami. Ne pas
oublier les yaourts
(paquet de 12).

CLIC

CLIC CLIC

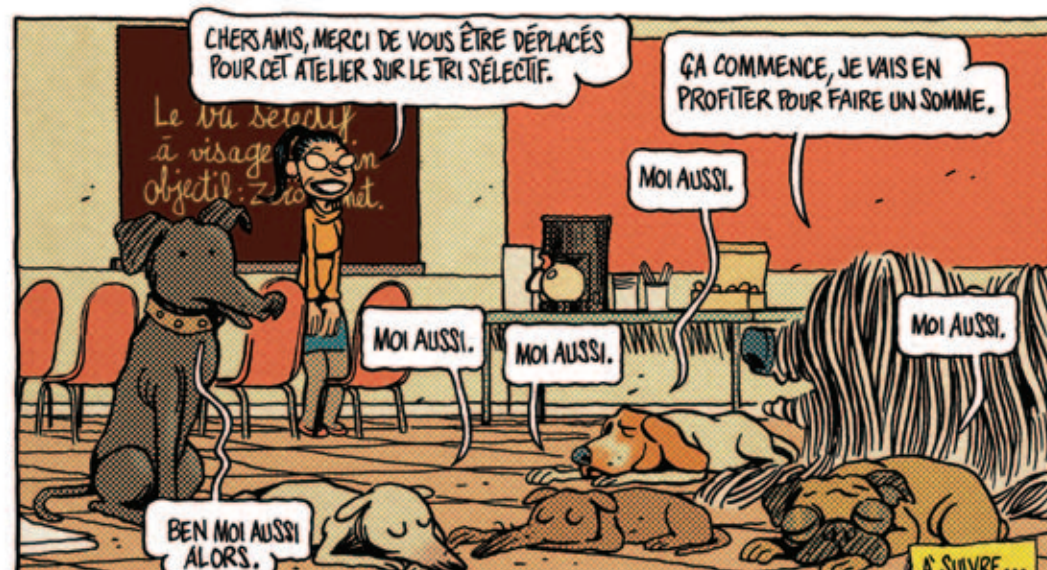
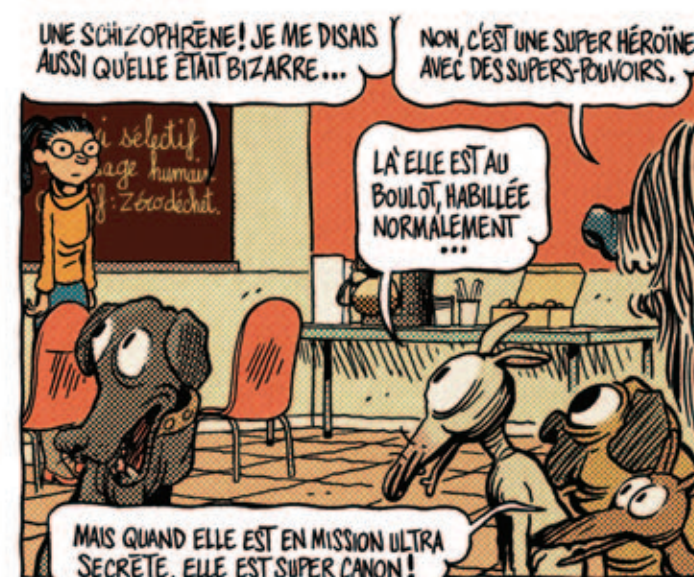
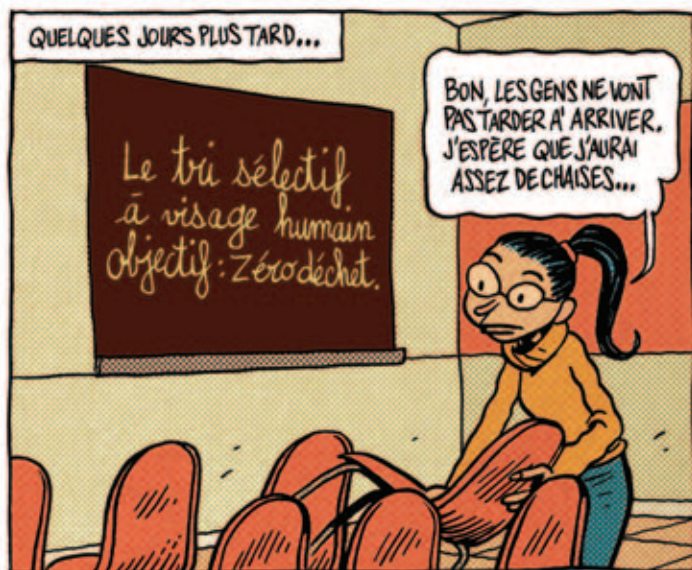
l'Humain
d'abord

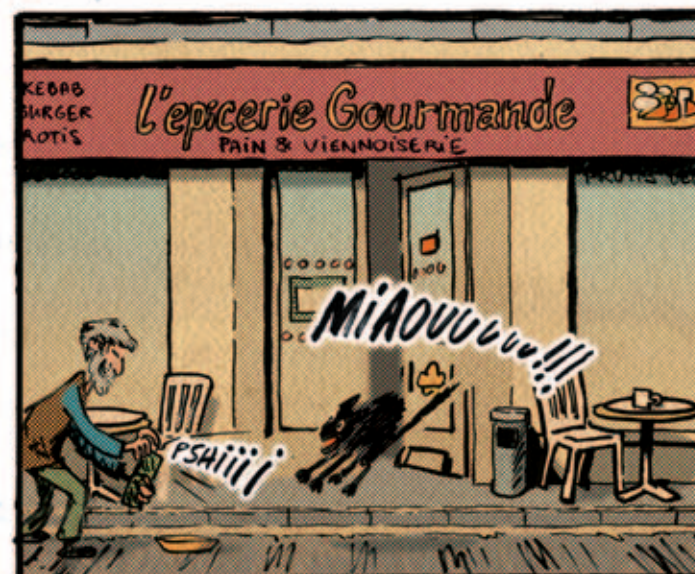
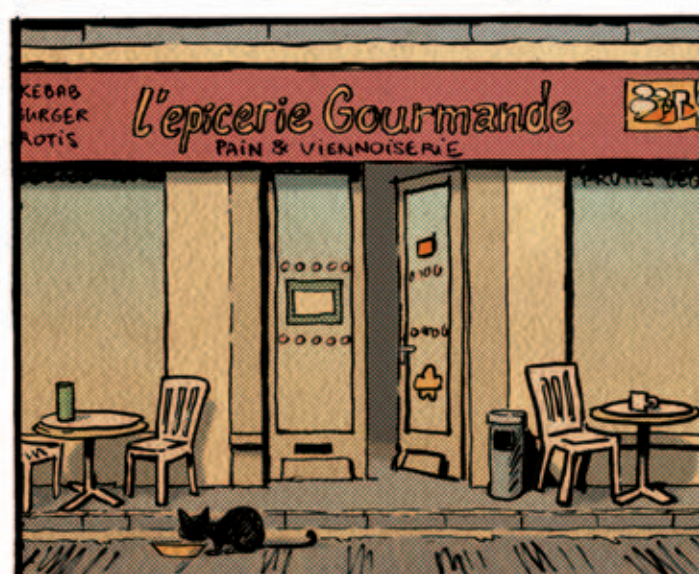
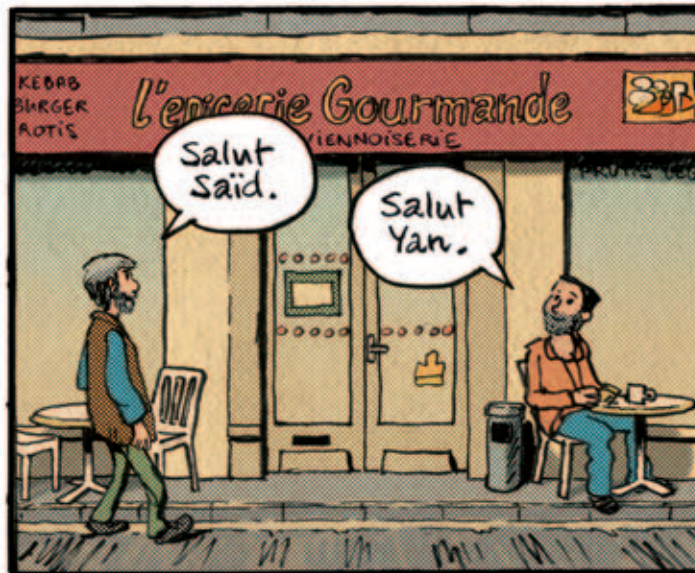
HEU VOILÀ... C'EST ÇA, L'HUMAIN D'ABORD... C'EST NOTRE NOUVEAU SLOGAN. NOUS ALLONS POSER DES ACTES FORTS!

ON POURRAIT PLANTER DES FLEURS!

ORGANISONS PLUTÔT UN CONCOURS DE PÉTANQUE.

NOUS ALLONS COMMENCER PAR RÉGLER LE PROBLÈME DES DÉCHETS. IL FAUT NETTOYER LE QUARTIER DE TOUTES LES ORDURES QUI TRAÎNENT UN PEU PARTOUT. SERGE, MÉTIEZ TOUTES L'ÉQUIPE DES GARDIENS SUR LE NETTOYAGE DE LA CITÉ. ANNE-MARIE, MONTEZ UN ATELIER DE TRI SÉLECTIF. JE VEUX DES RÉSULTATS ET N'OUBLIEZ PAS: L'HUMAIN D'ABORD!





LES GENS TRAVAILLENT

Guy Monfumat, boucherie La P'tite Paupière

Un après-midi d'automne, dans la boutique du boucher avenue du Général de Gaulle. Des machines de chantier sont parkées dans la rue. Aucun client ne fréquente le magasin à cette heure. Guy Monfumat m'accueille avec naturel. Il a envie de parler de son métier, de son parcours, de l'état du monde...

Guy Monfumat : C'est calme. C'est la misère. C'est plus calme que d'habitude. C'est que les gens n'ont pas accès aux commerces trop facilement. Ils s'amuse pas à faire des détours à plus en finir. Ma foi, on verra bien, si on reste ou si on reste pas. J'espère rester. Ça serait dommage de partir.

Ça va durer longtemps les travaux ?

Ça dure depuis le mois de janvier. De janvier jusqu'à fin novembre ça fait un peu de chemin. Alors espérons qu'on sera aidés par le Grand-Périgueux.

Il y a des indemnisations de prévues ?

Oui, on va voir. Comment, on sait pas ? Espérons que ça va éponger un peu le trou de la trésorerie. Après, le temps que les gens reviennent... Ça sera pour certains dans 6 mois ou pour d'autres pas du tout. Heureusement encore qu'on a des clients fidèles. Ce qui permet de garder la tête hors de l'eau.

Vous êtes installé ici depuis longtemps ?

Depuis quinze ans. Sur la commune depuis 25 ans. Avant j'étais employé d'une boucherie dans la Cité. Et on aimerait bien rester jusqu'à la retraite.

Dans la discussion, en parlant de lui, il passe de la première personne du singulier à la troisième de sorte que parfois on ne sait plus s'il parle de lui, de sa famille ou s'il tient des propos plus généraux sur son métier, la France et le reste.

Vous travaillez depuis longtemps dans la boucherie ?

Depuis l'âge de 15 ans. J'aimais pas trop l'école alors j'ai choisi de travailler. Le voisin à mes parents c'était un boucher et voilà... Je suis passé partout, dans les grandes entreprises, dans des moyennes, dans des petites. J'ai commencé comme apprenti chez Monsieur Roger Larivière à Périgueux. J'ai fait trois ans. Puis je suis parti à l'armée. Après on a travaillé à

Rond-point à Boulazac, une grande surface qui n'existe plus. Puis on a vadrouillé. J'ai travaillé chez Madrange à Limoges pendant quelques mois. Après on est allé en Corrèze à l'abattoir d'Egletons travailler avec des Turcs.



Puis à Lyon, à Bordeaux et après à la Sobeval à Boulazac, une entreprise qui a racheté les abattoirs de Périgueux. On a travaillé partout et à un moment donné dans la vie faut prendre une décision et on s'est mis à notre compte. Je suis devenu patron. C'est un choix. Il faut du courage. On a racheté un fonds de commerce et voilà. J'en avais marre de travailler pour les autres, d'être exploité et en particulier pour la grande distribution. Il faut relever la tête, il faut se réveiller, lever les yeux.

Qu'est-ce que vous aimez dans ce métier ?

Le contact avec les clients. A la base j'aime beaucoup les gens. C'est ma vie. On me l'en-

lèvera pas. Donner, faire plaisir aux gens. Gagner un peu bien sûr, comme tout le monde. On essaie d'aider les gens. Plus ça va, plus c'est difficile pour tout le monde.

Tout en parlant, il travaille sur une carcasse de bœuf. Un collier basse-côte dans lequel il taille des morceaux qu'ensuite il « épluche ». Il enlève les aponévroses (les nerfs). Les parties tendres font des beefsteaks, le reste c'est pour les steaks hachés. La viande vient de Saint-Céré dans le Lot, c'est de la Limousine. Il achète des demi-bêtes parce qu'il n'a pas assez de place dans le frigo pour les mettre entières. « Nous on désosse notre viande, ànnone-t-il fièrement. »

Quelle est votre spécialité ?

C'est le pâté de campagne mais on fait aussi notre boudin, le pâté de tête. On fait nos sau-

cisses et tout ce qui est tartelettes salées, confit de canard. Et on fait même du saucisson sec et notre jambon blanc. Voilà la vie du petit commerce. Avec la viande on peut tout faire, un peu comme un sculpteur. Nous sommes comme des artistes, des artistes du couteau. Un bon boucher est à l'écoute du client. Chacun a ses habitudes. On doit couper la viande en fonction des goûts. Il faut avoir du savoir-faire. Je connais mes clients. Au fil du temps avec certaines personnes c'est de l'amitié. On s'appelle par les prénoms.

Votre métier a changé en 25 ans ?

A Chamiers, il y a des choses qui ont changé. Je saurais pas dire quoi... Y a dix ans c'était pas comme ça. Certains ne sont pas fiers d'habiter dans cette commune. Ils sont tristes. Ils n'osent même plus vous regarder. On est obligé de s'adapter, on fait des prix pour faire en sorte que les gens restent dans le coin, qu'ils s'en aillent pas ailleurs. Et puis on a ouvert la porte au diable avec toutes ces grandes surfaces... Heureusement qu'on a des clients qui nous sont fidèles et qui nous aiment.

Vous avez l'impression d'être utile ?

Oui, on est à l'écoute des gens. Et puis on tient une vraie boucherie de quartier !

Les gens font la différence entre une bonne viande et une moins bonne ?

Heureusement qu'il y a des gens qui font la différence, sinon on aurait plus personne. Les goûts ont peu changé. On reste dans la tradition.

Tout en ficelant un petit rôti de bœuf, il regarde l'avenue derrière sa vitrine.

Ils nous font une belle route. Il y avait trop longtemps qu'il n'y avait pas eu de travaux. Pour l'instant c'est pénible mais il fallait avoir le courage de lancer ce chantier. Ça peut nous aider à redonner une vie dans le quartier. Quand on voit les magasins fermer les uns après les autres à commencer par les banques... Y a plus grand-chose, mais peut-être qu'après les gens auront envie de revenir, de s'installer... L'avenir nous le dira...

Propos recueillis par Marc Pichelin.

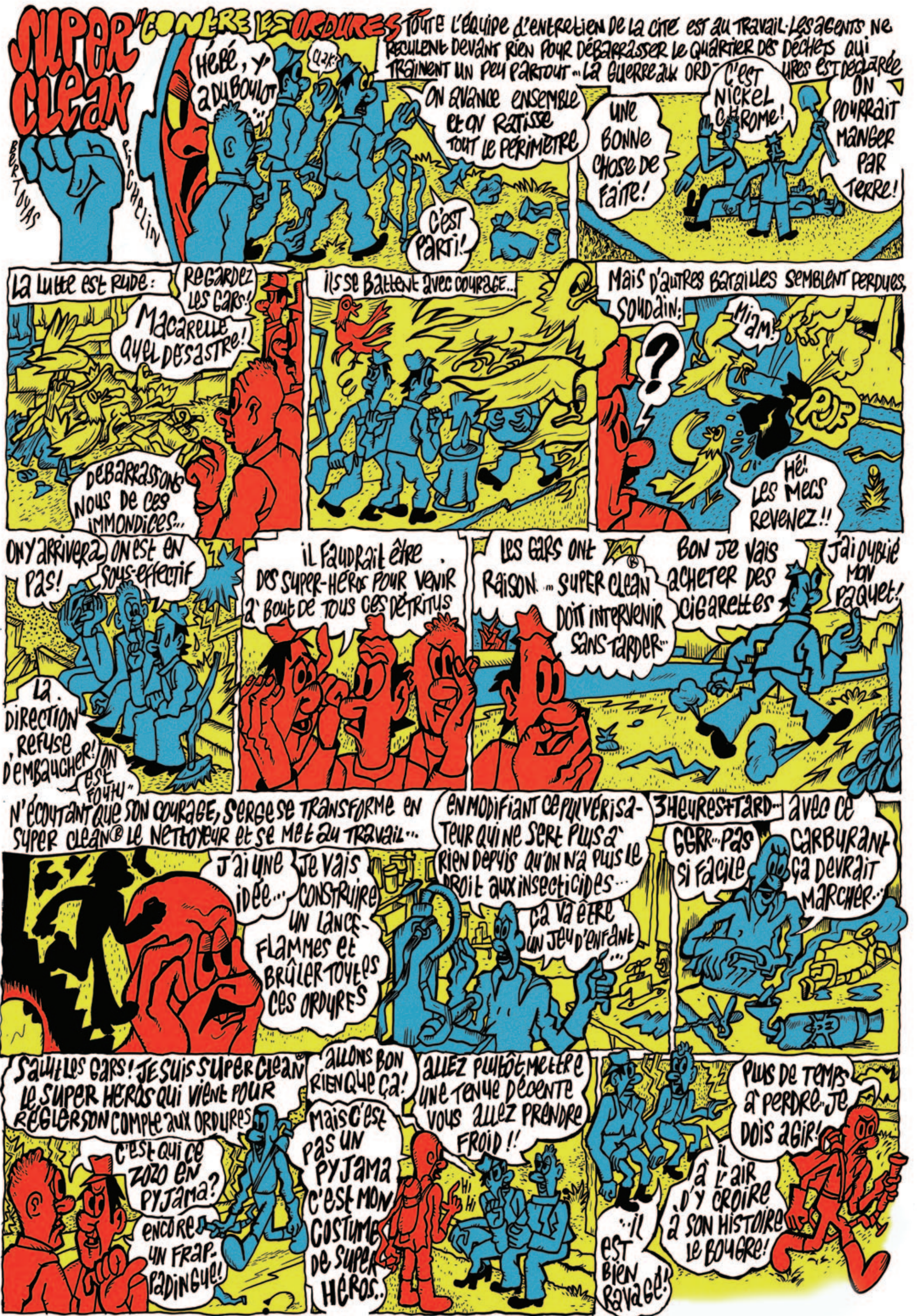
ET AU SPAR

Avenue De Gaulle

Au magasin SPAR de Coulounieix-Chamiers, une nouvelle équipe vient de reprendre le magasin. Marie-Hélène, périgourdine, est la nouvelle responsable de la boutique. Son patron, M. Duval, gère trois magasins SPAR, sur Trélissac, Saint Georges et Chamiers. Marie-Hélène nous parle de son arrivée dans ce magasin.

« La clientèle est très sympathique. Le magasin est accueillant, agréable. Nous travaillons à améliorer et diversifier l'offre de produits, et faisons de plus en plus travailler des producteurs locaux. On est très contents d'être là, on sait que la Commune bouge dans tous les sens et on espère pouvoir suivre le mouvement, que la boutique vive, que le commerce de proximité se maintienne. On a ré-ouvert le dimanche, c'est une belle ambiance, très différente des autres jours. Et on ouvre chaque jour jusqu'à 20h, non-stop. On est une équipe : il y a Dalia, qui est très connue puisqu'elle travaille dans le magasin depuis 8 ans, et deux jeunes garçons, Brandon et Geoffrey. J'aime bien le peps de la jeunesse ! En tant que responsable, je suis simple salariée, mais je m'implique comme si c'était chez moi, et avec le patron, on est des amis. Ça fait plus de trente ans qu'on se connaît, alors... »







SUPER ANNIE LA MATRICE

OPÉRATION ZÉRO DÉCHET

LA SUITE



* Évitez de manger trop gras ** Mangez 5 fruits et légumes par jour *** Trop de sucre rend obèse **** L'abus d'alcool est dangereux pour la santé ***** Et patati et patata, si on les écoute, on peut plus rien avaler!

LA VIE DU 932 Imaginer l'horizon

Au fond, c'est quand-même une drôle d'histoire... Notre Compagnie Ouïe/Dire qui développe son travail dans ce quartier de Chamiers. Comment on est arrivé là ? Et ça va nous mener où ? Depuis à peu près trois ans, c'est une bonne vingtaine d'artistes, dessinateurs, musiciens, créateurs sonores, sculpteur, vidéaste, qui sont venus inventer quelque chose ici, séjournant de longues semaines dans le quartier, se mettant à l'écoute de la vie simple, ordinaire, quotidienne, des habitants, essayant de travailler en relation avec eux. Ce qu'on fait ? C'est un concert chez les compagnons d'Emmaüs, un dessin collé sur un mur, c'est quatre pages d'un journal réalisées avec des enfants, une cabane d'exposition aux jardins des cheminots ; c'est une musique paysagère pour les bébés de la crèche ; c'est la parole et le dessin échangés avec les personnes trouvant asile ici ; c'est le portrait d'habitants affiché sur les murs du bar « Chez nous » ; c'est un atelier de dessin ouvert à tous dans un appartement vacant ; c'est un hommage éphémère chanté pour un libre vagabond, une exposition de

peintures qui observe les transformations du paysage, un apéro chantant offert sur la murette au pied de l'immeuble ; c'est une soupe au jardin, une fresque sur le mur de la « Maison du Projet » ; c'est ce journal d'artistes et de quartier, déposé dans les boîtes aux lettres de la Cité. C'est ce qu'on fait, c'est ici, c'est à Chamiers.

Avons-nous des secrets pour changer la vie ? Non, nous ne faisons qu'en chercher, comme le fait je crois chacun des habitants, chaque acteur de la vie du quartier. Chercher des secrets pour changer la vie, chacun en son lieu, chacun à sa manière, et un tout petit peu, les mains dans l'inconnu, un peu encore, et à nouveau... Comment tout cela s'articule-t-il ? Comment le geste de poésie d'un artiste, le travail quotidien du coiffeur, l'émotion d'un habitant qui va voir son immeuble disparaître, la décision d'un élu, comment tout cela s'agence-t-il pour faire un monde, notre monde, que nous avons la responsabilité d'inventer toujours ? *Nous sommes embarqués.*

Alors, initier des rencontres, provoquer des échanges, créer de la circulation, tenter des articulations nouvelles. Notre manière à nous, artistes vagabonds du 932, c'est de partager des situations d'*étonnement du sensible* (ce qu'on appelle, je crois, *la poésie*) : partager cette joie qui nous vient quand soudain quelque chose nous apparaît comme pour une première fois, alors qu'elle était là, à notre discrétion, depuis long et pour longtemps. Ces gestes de poésie, nous faisons le pari de leur donner corps au creux vif du quotidien, ici à Chamiers, dans le *monde comme il va*, en relation avec les habitant-e-s, avec les acteurs du quartier.

Partager des situations où bougent des lignes, où s'ouvrent des frontières, où l'ordinaire se déterritorialise, où le geste artistique s'imbrique dans de nouveaux agencements.

Imaginer l'horizon.

Jean-Léon Pallandre

Le scooter brûlé en août 2019 au bas du bâtiment C a inspiré Laurent Lomède qui l'a dessiné en septembre. Agrandi, nous avons collé ce dessin sur un mur de l'immeuble, à l'endroit même où le scooter a été incendié. Le 8 octobre 2019, à l'occasion du premier Apéro Murette, Lomède l'a mis en couleur en direct accompagné en musique par Paul Jochmans. De nombreux locataires sont venus participer à cet événement convivial et festif. La mobylette, symbole des tensions dans le quartier, s'est transformée en objet de rassemblement.

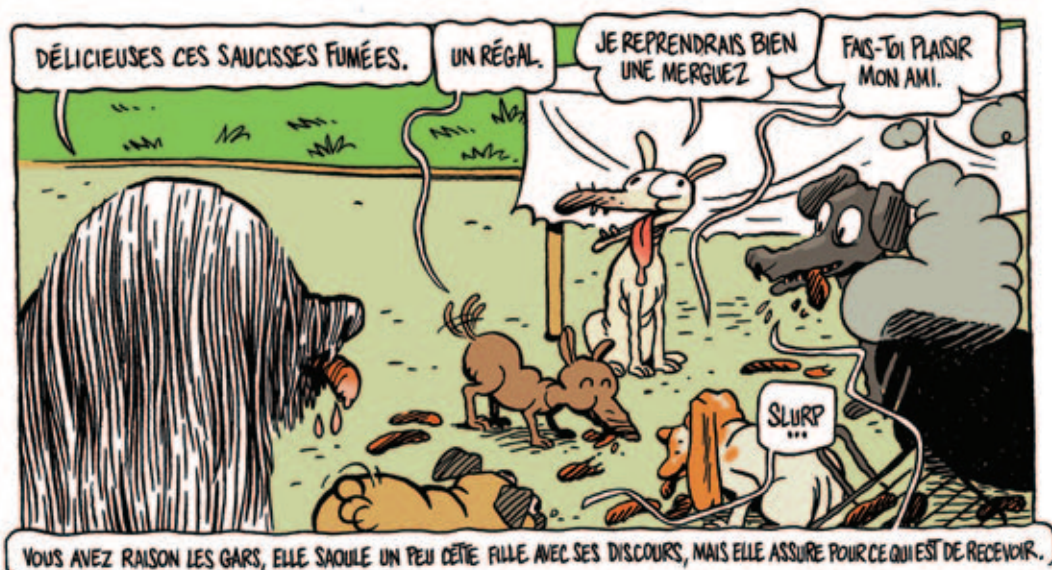


SUPERANNIE

LA MATRICE

OPÉRATION ZÉRO DÉCHET

AVEC AUSSI SUPERCLEAN
ET YAN LE NONCHALANT EN GUEST STAR



La Place de Jipé

Ce soir, 22 janvier 2020, c'est l'inauguration du Square Jipé, à l'entrée de la cité, là où il a passé ses derniers mois, là où était garé le camion que les jeunes lui avaient payé. Sous les grands cèdres.

Sur le banc, Emilie joue de l'accordéon.



Marc a accroché des photos sur le petit muret.

Jean-Léon déclame des poèmes et Joël fait voler un gigantesque oiseau en bambou.



Depuis quelques heures, la plaque est scellée sur le panneau qui servait, avant, le vendredi matin, pour le marché.

Il y a plein de monde.

Ce soir-là, on m'a dit que c'était à cause d'une histoire d'amour qu'il était comme ça.

Et puis que c'était à la mort de sa mère.



Tout le monde connaissait Jipé.

" Oh lui, c'était sa vie être dehors. Il en a eu des appartements, mais dès qu'il faisait beau, il se barrait."

Et puis aussi parce qu'il avait été enfermé pendant un an, alors après, il supportait plus ça.

Bien, bien ...

A chacun son Jipé.

Jipé était le miroir grossissant des habitants du quartier. Chacun d'eux, en le voyant ou en discutant avec lui, se posait les mêmes questions :

Qu'est-ce qui m'empêche d'être libre moi?

Pourquoi je ne fais pas juste ce que j'ai envie de faire?

Et puis aussi : C'est quoi la liberté?



Jipé a semé des petites graines de prise de conscience en chacun de nous.

SQUARE JIPÉ
Libre vagabond
(1968-2019)

Ah oui, elle est belle celle-là.

Après la cérémonie, les photos sont restées sur le muret.

Ah! Il manque quand même.

Ça...

J'en ai une photo de Jipé dans mon portable.

C'était un matin, il avait mis un gilet jaune et il balayait le paillason du magasin où il dormait. Ah! Ah! Sacré Jipé!

C'est qui papa?

Tiens, regarde.

C'est tonton Jipé.

" Moi j'ai un souvenir de lui.

De temps en temps, je lui amenais de quoi manger, et on picolait ensemble.

Quand ça a commencé à aller mal, il m'a donné son ceinturon. Je l'ai chez moi.

Je l'ai connu tout même moi Jipé. Il est né ici. C'était chez lui."

troubs

LES MINETS DES CITÉS

ÉPISODE 2 - EXPRESSION LIBRE PAR T. JOSSIC & M. PICHELIN



FIN